

Podhorná-Polická, Alena

## Néologie argotique et analyse de ses procédés

In: *Universaux argotiques des jeunes : analyse linguistique dans les lycées professionnels français et tchèques*. Vyd. 1. Brno: Masarykova univerzita, 2009, pp. 273-309

ISBN 9788021051249

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/124060>

Access Date: 28. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

## CHAPITRE 9 : NÉOLOGIE ARGOTIQUE ET ANALYSE DE SES PROCÉDÉS

Ce chapitre a pour but de décrire les procédés de formation du vocabulaire argotique qui circule dans des « résolectes » scolaires. Nous étudierons ce vocabulaire tel qu'il nous a été présenté par les jeunes dans les questionnaires et dans les entretiens. Nous tenterons de montrer quels sont les aspects les plus saillants pour la réussite de l'insertion des unités lexicales, souvent néologiques, mais surtout fortement expressives pour les jeunes dans leur discours spontané.

Dans le chapitre précédent, nous avons observé les fonctions que ces néologismes remplissent au niveau identitaire et conniventiel dans le groupe, ce qui justifie que nous ayons opté pour l'appellation « lexique argotique ».

La fréquence des procédés de formation peut varier dans les trois milieux observés ; pourtant, au niveau fonctionnel, on peut parler de tendances universelles concernant la jeune génération. Les jeunes exploitent jusqu'au bout le potentiel formel de la langue, ils expérimentent avec les « *latitudes offertes par le système de la langue commune* »<sup>1</sup>.

La créativité ludique, économique et crypto-identitaire des jeunes s'étend aussi bien aux signifiants qu'aux signifiés. On a donc affaire à la fois à une néologie lexicale (emprunts, codages, dérivations et compositions) et à une néologie sémantique (métaphores, métonymies, attractions paronymiques, etc.).

Grâce à la division tripartite du lexique expressif selon l'expressivité inhérente/adhérente/contextuelle proposée par J. Zima (cf. *supra* § 5.3), nous allons formuler des hypothèses sur la perception des valeurs expressives et impressives des lexèmes vis-à-vis de la norme communicationnelle instaurée par le réseau et perçue par l'observateur.

### 1. Lexique marqué dans le « parasystème argotique des jeunes »

Nous avons présenté *supra* (cf. § 5.1) le parallélisme dans les linguistiques française et tchèque quant à l'opposition entre le lexique marqué et le lexique non-marqué, neutre. Cette approche nous permet d'éviter l'attribution d'indices lexicographiques relativement subjectifs tels que *pop.*, *fam.*, *vulg.*, *arg.* dont les frontières sont très floues et varient d'un dictionnaire à l'autre.

Le langage ou bien l'argot des jeunes (si l'on se limite au plan lexical uniquement) semble fonctionner comme un *système parallèle* à la langue standardisée divergeant surtout à un niveau d'affectivité qui est plus ou moins inconsciente

---

1 Denise FRANÇOIS-GEIGER, *L'argoterie*, op. cit., p. 32.

dans le discours spontané et qui se situe sur tous les plans linguistiques<sup>2</sup>. Quant au niveau sémantico-formel, il nous paraît adéquat de parler d'un *parasystème* du lexique marqué.

Le « parasystème » est une notion assez reconnue en linguistique tchèque. Proposée par D. Šlosar en 1987, puis développée par Jana Pleskalová, nous la reprenons de Markéta Ziková<sup>3</sup>. Le parasystème forme un système secondaire, périphérique par rapport au système de base « classique » de la langue (ici tchèque) en ce qui concerne la formation des noms propres, *des mots expressifs* et de la terminologie. Ziková applique la *dérivation parasystémique* au système de la néologie lexicale. Si l'argot est, pour certains linguistes français, une doublure du langage standard, et si l'on parle de formes « parasitaires » (notamment des suffixes), la notion de « parasystème » nous semble être une option plus valorisante, un certain compromis terminologique.

Selon Markéta Ziková, la création parasystémique est « basée sur des règles plus floues de la dérivation et de la composition et qui dispose des types de formations spécifiques »<sup>4</sup>. Le lexique marqué est caractéristique justement de ce type de création aux règles floues parce que la plupart des procédés qui le caractérisent se situent en *périphérie* par rapport aux procédés typiques de la création du lexique standard, non-marqué.

En effet, les procédés typiques du parasystème du lexique marqué véhiculent souvent une expressivité inhérente. Parmi les procédés formels, c'est notamment :

- *l'apocope* - qui procure un aspect économique familier (*un pédéraste* > *un pédé*),
- *la troncation suivie de resuffixation* - dans notre corpus tchèque, un exemple sémantiquement identique au précédent : *homosexuál* > *homouš* = « un pédé », ou bien
- *le codage par le verlan* - dans notre corpus français, par exemple *un pédé* > *un dép* (il s'agit du verlan suivi d'une apocope qui procurent un aspect conniventiel et crypto-identitaire).

Les *emprunts* ainsi que certains *procédés sémantiques*, et notamment *l'attraction paronymique* sont également plus courants dans ce parasystème que dans la création non-expressive (rappelons, à titre d'exemple, que les « emprunts de luxe » qui visent à procurer un aspect expressif sont plus courants que les « emprunts nécessaires »).

2 Sur le plan phonique, morphologique et syntaxique, mais surtout sur le plan lexical (cf. M. SOURDOT, « La dynamique du langage des jeunes », in : *Des mots des jeunes au langage scolaire, Résonances*, 2003, pp. 4-5, pour le corpus français et Alena JAKLOVÁ, *Mluva mládeže...*, op. cit. pour le corpus tchèque).

3 Markéta ZIKOVÁ, « Ke třem zdrojům lexikálních inovací » [A propos de trois sources de l'innovation lexicale], in : *Sborník prací Filozofické fakulty brněnské univerzity*, A 49, 2001, p. 159.

4 *Ibid.* Il s'agit d'une reprise de la définition de Jana Pleskalová par Ziková. Nous traduisons.

En résumé, si Ziková parle d'un « parasystème des néologismes », nous nous permettrons de parler plus généralement d'un *parasystème argotique des jeunes*.

Dans ce parasystème, *l'expressivité axiologique* (propre aux lexèmes de l'argot commun qui sont devenus familiers pour tous les locuteurs tous âges confondus ; cf. *supra* le Schéma n° 1, § 5.3) rencontre *l'expressivité sociologique* (identitaire et conniventielle) propre aux différents types de l'argot des jeunes, allant des « résolectes » (micro-argots) aux « argots communs des jeunes » (sociolectes générationnels).

Le parasystème de formation du lexique argotique à travers lequel les jeunes s'identifient générationnellement peut être défini selon trois critères qui se complètent mutuellement. Il s'agit d'observer, pour chaque syntagme rencontré :

- ◆ *l'aspect néologique impressif* (conçu dans la synchronie dynamique)
- ◆ *l'aspect expressif*
- ◆ *la fréquence d'emploi*

Ces trois critères constituent, à notre avis, la base nécessaire pour la description de la création et de l'usage du lexique marqué des jeunes. Nous allons expliquer *infra* la pertinence de chacun de ces critères pour le repérage des procédés les plus fréquents du parasystème argotique des jeunes.

### *Néologie et recyclage argotique : aspect néologique impressif*

En premier lieu, il faut mettre en évidence que *l'aspect néologique* est assez ambigu pour l'observateur d'un résolecte d'une classe scolaire. En effet, le problème majeur repose sur le risque d'une fausse interprétation de la part de l'observateur qui juge la néologie en fonction de son estimation subjective. Il recourt généralement à sa propre connaissance empirique puisque la période de l'observation participante ne permet pas d'assister à la contextualisation dans un discours spontané de tous les lexèmes rencontrés dans les questionnaires (néanmoins, la phase d'entretien peut permettre d'écarter bon nombre de fausses hypothèses).

Il est également rare d'être témoin de la création et de la propagation de nouveaux figements propres aux résolectes qui prennent souvent naissance, semble-t-il, lors des joutes verbales et des interactions conniventielles dans la classe (cf. *supra* § 8.5).

Les termes qui sont inconnus de l'observateur ont tous un caractère fortement impressif bien que certains d'entre eux puissent circuler dans le lexique des jeunes depuis des années, ayant quasiment perdu la force expressive propre aux néologismes « frais ».

Au contraire, l'observateur a tendance à ignorer le caractère expressif des lexèmes qui lui sont connus, voire familiers, mais qui ont été implantés dans le résolecte depuis peu de temps et qui sont donc perçus par les jeunes comme des néologismes expressifs (c'est à ce moment qu'il faut se fier à la statistique des occurrences et aux résultats des entretiens).

Bref, la recherche de la néologie est tout d'abord opérée par le biais d'un *aspect impressif*.

Avec l'aide des dictionnaires d'argot, nous nous rendons compte que les « néologismes »<sup>5</sup> dans le lexique argotique des jeunes peuvent être divisés en deux catégories :

- a) *néologie proprement dite* – la forme ou le sens ne sont pas encore attestés (sauf dans les dictionnaires récents comportant l'argot des jeunes)
- b) *néologie « recyclée »*<sup>6</sup> – il s'agit notamment de la *réactualisation* des termes empruntés au vieil argot

Si nous nous étions penchée plus en détails sur cette classification, très peu d'entre eux seraient propres au résoclecte (néologismes des classes scolaires) : la plupart des mots rencontrés circulent dans le résoclecte en tant qu'emprunts à d'autres résoclectes ou à d'autres langues (à propos de cette circulation inter-groupale, cf. *infra* § 10.4).

En général, on comprend par néologisme chaque lexème perçu comme nouveau puisque non attesté dans les dictionnaires courants ou non répandu dans l'usage commun ; on ignore les mots attestés, mais vieillis et quasiment oubliés depuis un certain temps. Or, dans l'optique de la synchronie dynamique, il s'agit aussi bien de néologismes, étant donné que les emprunts au vieil argot sont des mots issus de l'usage pour une certaine période qui sont tombés en désuétude, et qui sont revivifiés grâce à la fascination des jeunes pour toutes les sortes de tabous langagiers que l'argot dissimule.

J.-F. Sablayrolles remarque de la façon suivante cette ambiguïté liée aux enquêtés mais aussi aux enquêteurs:

« Par ailleurs [...] la nouveauté n'existe pas en soi, mais par rapport à quelque chose d'autre, par rapport à ce qui existe avant elle et où elle vient prendre sa place. C'est souvent par contraste avec son environnement que se manifeste la nouveauté, et elle se manifeste pour des individus donnés dans des circonstances données. En linguistique, il faut donc examiner pour qui la lexie est nouvelle et par rapport à quel code »<sup>7</sup>.

Il faut donc tâcher de circonscrire le « sentiment néologique »<sup>8</sup> - au moins au moment de la recherche – auprès des membres du groupe, en observant la fréquence d'emploi et la force expressive plutôt que de se fier à l'aspect impressif subjectif.

5 Nous avons mis ce mot entre guillemets pour marquer le flottement terminologique que ce mot recouvre (cf. J.-F. SABLAYROLLES, *La néologie...*, *op. cit.*, pp. 145-152).

6 Le phénomène identique est décrit par J.-F. Sablayrolles sous l'étiquette de « paléologisme » (J.-F. SABLAYROLLES, *La néologie...*, *op. cit.*, pp. 191-193).

7 *Ibid*, p. 165.

8 Bernard GARDIN et al., « À propos du « sentiment néologique » », *Langages*, n° 36, vol. 8, 1974, pp. 45-52.

## Revivification argotique : exemples de *daron* et *lofas*

Pour les jeunes des banlieues, le vieil argot est une riche source d'innovation lexicale qui est accessible à tous les jeunes francophones – à la différence des emprunts au sens souvent obscur et difficilement saisissable si le contexte ne l'indique pas précisément. C'est pourquoi les termes revivifiés passent souvent rapidement dans l'argot commun des jeunes.

Prenons pour exemple l'expression «*daron*» pour désigner «un père». Ce mot apparaît chez Albert Simonin comme un terme prêt à disparaître<sup>9</sup>. En 1957, Simonin estime que ce mot tend à être remplacé par *dabe*, mais le revoilà en FCC, où il est en plein essor et d'où il s'étend à l'argot commun des jeunes (18 occurrences sur 48 réponses à la question n° 2B (*le père*) à Yzeure ; et même 14 sur 22 à Paris !).

Sa renaissance argotique réussie a pour conséquence non seulement la revivification de ses dérivés *darons* = «parents», *daronne* = «mère», mais aussi la création de nouveaux dérivés comme *dareuf* = «grand frère» et *dareum* = «mère»<sup>10</sup> ainsi que le glissement sémantique : *darons* qui signifie de façon générale tous les «adultes».

Dans le milieu tchèque, une situation tout aussi ambiguë est observable pour le cas de l'expression «*lofas*», rencontrée dans nos questionnaires dans deux sens différents : 1) celui avec qui on n'est pas copain (et qu'on traite d'idiot) et 2) le sexe masculin.

L'expression est ressentie comme néologique dans le milieu et elle est à la mode depuis peu chez les jeunes (comme en témoigne sa fréquence dans les chats sur Internet que nous avons observés).

Or, c'est surtout le caractère argotique cryptique de ce lexème, propagé par le *hantec*, qui favorise la perception néologique du terme. Pourtant, on rencontre *lofas* au sens de «sexe masculin» dans les trois dictionnaires de l'argot qui sont les plus importants pour notre recherche<sup>11</sup>. Le mot employé dans ce sens serait alors un emprunt à l'argot traditionnel (sans pouvoir en dire plus : les datations manquent dans les dictionnaires de l'argot tchèque). Comme il figure dans les dictionnaires du *hantec*, ce terme peut donc être perçu chez les jeunes de Brno comme un emprunt au *hantec*, qui s'en approprient la primauté quand le terme se propage dans d'autres milieux argotisants.

En réalité, ce mot est un triple emprunt : comme nous l'avons vu, ce mot de l'argot commun des jeunes est emprunté au *hantec*, mais ce dernier l'avait lui-même

9 Repris de J.-P. COLIN et al., *Dictionnaire...*, op. cit., p. 192.

10 Termes attestés par J.-P. GOUDAILLIER, *Comment...*, op. cit., p. 112, mais non attestés dans nos questionnaires.

11 À savoir *Šmírbuch jazyka českého* (1992), *Velký slovník hantecu* (2004) et *Slovník nespisovné češtiny* (2006), op. cit., désormais raccourcis en ŠJČ, VSH et SNČ (cf. infra § Liste des abréviations).

me emprunté à l'argot slovaque – *lofas*<sup>12</sup> – dont la forme et le sens sont identiques. Or, l'argot slovaque avait lui-même emprunté ce mot au hongrois où *lofasz* [lofas] veut dire le «pénis du cheval»<sup>13</sup>.

La situation est encore plus complexe pour le sens d'un «idiot» qui est également très à la mode chez les jeunes. Ce sens n'est repéré que dans la dernière réédition de *ŠJČ* de 2005, il s'agit donc d'une métaphore nouvelle, un néologisme, semble-t-il (même si c'est une création tout à fait logique, vu que la désignation métonymique vulgaire des personnes par les expressions désignant le sexe masculin est assez fréquente en tchèque: rappelons les insultes *kokot*, *čurák*, *šulin*, etc.). Or, ce sens est déjà figé en argot slovaque comme le témoigne B. Hochel dans le SSS.

Le défi est là: il peut s'agir d'un emprunt au slovaque aussi bien que d'un néologisme sémantique (donc d'une métaphore sur le sens primaire qui serait déjà bien intégrée dans le tchèque).

Comment peut-on alors catégoriser les emprunts ? Leur ancienneté est discutable de même que la question de savoir si un glissement sémantique éventuel s'est opéré dans la langue de départ ou seulement après avoir été intégré dans la langue d'accueil.

La question du niveau d'infiltration des emprunts dans un argot quelconque reste problématique, mais on peut estimer que si l'emprunt est *perçu* comme nouveau et donc expressif, il rentre bien dans le schéma du parasystème argotique envisagé.

### Néologie sémantique ou expressivité adhérente

Le «sentiment néologique» de l'observateur peut également être soumis à rude épreuve dans le cas de l'attraction qui fait que des lexèmes qui sont courants dans l'argot commun sont adaptés aux collectifs de jeunes.

Dans le corpus tchèque, prenons pour exemple le cas du syntagme *moje mladá* (lit. «ma jeune» pour dire «ma copine») qui semble être une adaptation antonymique du terme populaire et assez péjoratif *moje stará* (lit. «ma vieille» pour dire «ma femme»).

Parmi les jeunes, ceci peut également signifier, avec peu de respect, «ma copine».

12 Dans son *Slovník slovenského slangu* (désormais SSS), B. Hochel considère ce mot comme appartenant à l'argot commun ; les deux sens que nous rencontrons dans notre corpus y sont mentionnés (Braňo HOCHÉL, *Slovník slovenského slangu* [Dictionnaire de l'argot slovaque], Bratislava, Hevi, 1993).

13 SNČ, p. 201.

**Tableau n° 20 : Occurrences de *moje mladá* et de *moje stará* dans les questionnaires (question n° 39)**

classe (nombre d'élèves)	<i>mladá</i> unique- ment	<i>stará</i> unique- ment	<i>mladá</i> et <i>stará</i> à la fois	autre expression ou pas de réponse
Z 2.A (15)	3	1	4	7
Z 2.B (21)	2	4	6	9
3.C (20)	4	6	5	5
3.Z (13)	4	0	7	2
<b>total</b>	<b>13</b>	<b>11</b>	<b>22</b>	<b>23</b>

Le tableau montre clairement que ces deux expressions sont complémentaires et concurrentielles à la fois. L'expression *moje mladá* apparaît dans 35 occurrences et *moje stará*, quant à elle, 33 fois.

Le choix dépend de la situation de communication : plus le discours est machiste, moins on exprime de respect envers sa copine et, par conséquent, plus on opte pour l'expression *moje stará*. Il est intéressant de noter également que les jeunes expriment dans cette question une certaine compétence métalinguistique, puisqu'en écrivant à la fois les deux termes, ils coordonnent les deux mots avec les conjonctions *nebo* = « ou », *někdy* = « parfois ». Dans l'imaginaire des jeunes, ces deux syntagmes sont substituables en fonction du choix stylistique qui répond à la norme communicationnelle momentanée.

Cet exemple témoigne du fait que l'expressivité peut adhérer aux expressions standard dans lesquelles le nouveau sens est figé dans un contexte particulier, propre au milieu des jeunes.

Les néologismes formels sont repérables assez facilement, étant donné que leur forme attire l'attention immédiatement. En ce qui concerne la *néologie sémantique*, elle est non seulement plus difficile à repérer, mais, de plus, les nouveaux sens glissés sont parfois tellement à la mode que le sens de ces néologismes devient extrêmement vague et se lexicalise au bout d'un certain temps, souvent différemment selon les régions.

Dans notre corpus de Brno, par exemple, nous observons plusieurs cas de glissement/élargissement du sens dans une comparaison diachronique étroite avec l'époque où nous étions adolescente, ceci suite à la réussite énorme du terme auprès des jeunes. C'est le cas du verbe polysémique *pařit* (lit. « échauder »), entre autres. Ce verbe comporte un sème générique de « faire qqch avec engouement », mais ses trois sens premiers, attestés également lors de notre adolescence, apparaissent dans le lexique argotique des jeunes avec une fréquence élevée :

a) « boire (beaucoup) d'alcool » – équivalent de *picoler (grave)* (ce sens est primaire en argot, puisque attesté dans les trois dictionnaires de l'argot – ŠJČ, VSH et SNČ),

b) « jouer ou danser avec enthousiasme » (en parlant de la musique rock) – équivalent partiel de *danser le pogo* ou *pogoter*,

c) « sortir avec une fille, devenir amants » – équivalent d'être *maqué avec qqn.*

Il peut prendre un aspect de nouveauté pour le 4<sup>e</sup> sens élargi de :



d) «jouer aux machines à sous ou aux jeux sur PC» – ceci n’a pas d’équivalent argotique en français (on dit *être sur la console / jouer à la console*).

Il nous semble que c’est grâce à une haute fréquence d’emploi de ce verbe que les nouveaux glissements sémantiques ont pu prendre place, ceci pour répondre au besoin de nommer de nouvelles réalités (l’extension du sens à cette activité est dûe à la popularité assez récente de ce type de jeux chez les plus jeunes en République tchèque).

En somme, le sens a) a été le premier glissement argotique du verbe standard, les sens b) et c) sont arrivés plus tard – et il se peut que ceci se soit opéré seulement localement puisque ces sens ne sont pas attestés dans les dictionnaires de l’argot commun – et le quatrième sens s’est lexicalisé dans le jargon des «gamers» assez récemment<sup>14</sup>.

Si nous citons essentiellement des exemples de notre corpus tchèque, c’est parce que notre conscience prend en compte l’évolution temporelle de la modernité des termes, les nuances de connotations et d’autres aspects néologiques beaucoup plus facilement dans notre langue maternelle qu’en français (que nous avons commencé à apprendre il y a seulement quatorze ans).

L’aspect néologique est donc le paramètre le plus difficilement saisissable pour un observateur étranger qui doit se fier aux dictionnaires et aux conseils des locuteurs natifs, ainsi qu’à sa propre conscience de l’ancienneté et du degré de modernité des termes chez les jeunes. En même temps, sa conscience néologique est limitée par le moment où il a commencé à s’intéresser plus profondément au français non standard.

Mentionnons ici que nous avons quelque peu hésité quand il nous a fallu catégoriser le niveau d’expressivité pour le lexème *groupe* rencontré dans les questionnaires dans la partie concernant «la famille» (pour la catégorisation du lexique expressif par la méthode des filtres successifs, cf. *infra* § 10.3). En tchèque, on retrouve le même terme *skupina* («groupe») qui est polysémique et le nouveau sens expressif porte, dans l’argot des jeunes, une connotation de pauvreté, de marginalité sociale. Nous nous sommes donc demandée si l’équivalent français n’avait pas été connoté, par le fruit du hasard, de façon identique au tchèque, et ce dilemme n’aurait pu être résolu qu’après avoir consulté des locuteurs natifs.

Malgré cette limite, l’observation par un non-natif peut rendre la recherche paradoxalement plus objective au niveau de l’intensité des nouveaux mots expressifs. Ce dernier ignore toutes les connotations sociales ou autres, a tendance à se fier uniquement aux réponses des jeunes qui expriment – implicitement par la fréquence d’emploi ou explicitement lors des entretiens – les valeurs expressives qu’ils attribuent aux diverses formes argotiques rencontrées.

14 Vu leur âge, ce sens est mentionné dans les dictionnaires de l’argot avec la marque «argot des jeunes contemporains» (p.ex. SNČ, p. 254).

*Fréquence d'emploi: témoin de l'intensité expressive*

L'aspect expressif et la fréquence d'emploi sont les deux derniers critères qu'il faut prendre en compte lors du repérage du parasystème argotique des jeunes.

L'aspect *expressif* du lexique marqué n'est pas moins ambigu que l'aspect néologique *impressif*, les deux critères étant d'ailleurs complémentaires. La meilleure façon de décider objectivement si le terme a une valeur expressive pour les jeunes s'avère être l'analyse statistique des occurrences. Dans les questionnaires, les jeunes donnent le plus souvent des réponses de deux types : d'une part, ils donnent les expressions qui sont les plus fréquentes dans l'argot commun et que les jeunes considèrent expressives, faute d'un synonyme propre à leur argot générationnel. D'autre part, ils donnent également les expressions auxquelles ils attachent une valeur identitaire générationnelle, expressions dont l'expressivité est attestée d'abord par la forme ou par le sens néologique qui véhicule automatiquement de l'expressivité, puis par la haute fréquence d'emploi qui confirme leur actualité dans l'usage.

Or, il est possible que les emprunts au vieil argot deviennent très expressifs dans le résolecte, mais ce sont surtout des expressions qui gardent leur opacité pour le public bien qu'elles soient souvent repérées dans les dictionnaires d'argot. Ici, le critère néologique est difficilement applicable, mais grâce à l'observation de la fréquence d'emploi, l'intensité expressive et l'attachement identitaire des jeunes au lexème donné peuvent être observés.

Néanmoins, l'intensité expressive n'est pas du tout stable. Nos observations confirment l'hypothèse, déjà prononcée par Bally, selon laquelle l'expressivité s'efface avec le temps. Les lexèmes *perdent leur intensité expressive*, se banalisent (ou se *dévulgarisent* dans le cas des vulgarismes) à cause de leur usage dans le résolecte, à force de répétitions et de leur haute fréquence d'emploi dans un temps très court. Nous avons montré *supra* (cf. § 8.4) sur l'exemple du lexème *mr dna* = « une bonnasse » (lit. « une (fille) bonne à baiser ») qu'à la suite de la grande réussite de ce terme – sinon fortement *impressif* et *dysphémique* pour les non-initiés – son contenu sémantique s'est banalisé et est devenu presque *mélioratif* pour les jeunes. Nos enquêtes au lycée prouvent que ce terme signifie maintenant une fille en général, l'équivalent de *meuf* en français.

**Expressivité des « mots identitaires » : exemples de *hafo*, *bad trip*, *toy* et *pélo***

En analysant l'expressivité des lexèmes, nous nous rendons compte que, du point de vue identitaire, une catégorie est particulièrement importante pour les jeunes. Nous l'avons nommée *supra* (cf. § 8.2) « mots identitaires ». Elle regroupe les expressions auxquelles les jeunes attribuent une valeur identitaire, le plus souvent générationnelle, mais aussi spatiale, sociale, groupale, etc.

Ces termes sont généralement *polysémiques*, tellement expressifs qu'ils peuvent être employés pour plusieurs thématiques à la fois. Leur expressivité est

partiellement due au fait qu'ils sont souvent tout récemment insérés dans le ré-solecte. Dans ce cas, ce n'est pas la fréquence absolue des occurrences recueillies pour une question donnée qui permet de décider de l'importance de ce lexème dans l'affirmation identitaire des jeunes, mais plutôt l'observation de l'emploi de ce lexème dans les questionnaires (chez différents élèves), figurant souvent même pour des questions qui ne l'impliquent pas directement.

En résumé, ce sont des « passe-partout », bien repérables déjà à l'écoute lors de la phase d'observation participante car leur force expressive affecte le discours spontané des jeunes.

Prenons à titre d'exemples quatre expressions tout à fait représentatives, à savoir *hafo* et *toy* en tchèque et *pélo* et *bad trip* en français (corpus d'Yzeure plus particulièrement) qui semblent être très expressives pour les jeunes puisque leur emploi peut s'appliquer à plusieurs questions.

Ce qui est commun à ces « mots identitaires », c'est qu'ils sont tous en quelque sorte *évaluatifs* et que leur expressivité est inhérente – compte tenu de leur origine étrangère dans la langue en question – et donc suffisamment *cryptique* pour les non-initiés. Paradoxalement, le sens précis reste souvent crypté même pour les jeunes : l'emploi du mot est si libre, décontextualisé que son sens devient vague et polysémique.

- *corpus tchèque* : **HAFO** = GRAVE, TROP

L'adverbe quantitatif *hafo* semble être un emprunt au dialecte de Haná où existe l'adverbe assez vieilli *hafól* de même sens. Le SNČ estime qu'il peut s'agir originellement d'un emprunt au vieil allemand où *Hufo* (aujourd'hui *Haufen*) signifiait « un monceau », « un paquet de qch ». L'expression *hafo* exprime alors l'idée de quantité, l'abondance même (traduisible comme « beaucoup », voire « trop »), mais sa réussite énorme dans le lexique des jeunes<sup>15</sup> a eu pour conséquence que son emploi s'est étendu d'un simple adverbe *quantitatif* à celui d'un adverbe également *qualitatif* :

hmm, hafo přiběh, dost dobrý [bah, une histoire grave, trop michto].

L'exclamation assez fréquente : *to je hafo !* = « c'est trop ; c'est grave ! » est, dans les deux langues, une sorte d'ellipse où l'adverbe glisse vers une autre catégorie grammaticale – celle des adjectifs qualitatifs – le sens dépend du contexte, mais c'est généralement l'expression d'une surprise ou d'une affaire remarquable, extraordinaire (cf. *supra* § 8.2).

Il n'est pas rare non plus de voir des cas de « *surintensification* » – soit synonymique (*hafo moc* = « trop grave » ou même « grave trop ») :

15 Ce terme apparaît dans le *Dictionnaire du hantec* (VSH) en tant qu'un mot limité régionalement plutôt que générationnellement. Or, le succès de son emploi dans l'argot des jeunes Brnois a probablement provoqué sa diffusion dans l'argot commun des jeunes Tchèques (ce qu'on peut déduire de tous les dictionnaires où ce mot ne comporte aucune marque désignant une restriction régionale).

hafo moc se těším [je me réjouis grave trop]  
 tohle je fakt moc hafo na mě [c'est carrément trop grave pour moi]

ou bien en tant que support d'un autre intensificateur (p.ex. *hafo maso* signifie, en traduction littérale « grave/trop viande ») :

je to fakt hafo maso [c'est carrément grave cool].

La réussite d'un « mot identitaire » provoque généralement la création de ses dérivés : pour le cas de *hafo*, on recense la resuffixation en *-ec*, suffixe typique du *hantec*, ce qui donne un nouveau mot expressif *hafec*.

Après analyse de nos questionnaires, on remarque un emploi très fréquent et très varié de ce terme. Voici un petit tableau récapitulatif de l'usage de *hafo*, en comparaison avec les équivalents français *grave* et *trop*.

**Tableau n° 21 : Occurrences de *hafo* vs *grave* / *trop* dans les questionnaires**

question n°	expressions recensées comportant <i>hafo</i>	question n°	expressions recensées comportant <i>grave</i> ou <i>trop</i>
1B ( <i>la maison</i> )	<i>hafo dobrej</i> – <i>hafo blbej</i> (commentaire : « trop bien – trop bête »)		
4 ( <i>les copains</i> )	<i>hafo</i> (commentaire pour dire qu'il a beaucoup de copains)		
6B ( <i>travailler dur</i> )	<i>hafo makat</i> (« bosser trop »)	6B	<i>taffer grave</i> (Y) <i>taffer trop</i> (P) <i>bosser de trop</i> (Y)
10 ( <i>l'argent</i> )	<i>hafo lowû</i> (« trop de maille ») 2 occ. – <i>hafo</i> (« trop », commentaire)		
12 ( <i>beaucoup d'argent</i> )	<i>hafo love</i> (« trop de maille ») 3 occ. – ( <i>má</i> ) <i>hafo lovû</i> (« il a trop de maille ») <i>má hafo</i> (« il a trop ») <i>mám hafo keše</i> (« il est peté de thune ») <i>hafec vaty</i> (« plein aux as »)	12	<i>trop riche</i> (P) <i>j'ai trop de maille</i> (Y)
13 ( <i>prendre à crédit</i> )	<i>vyset hafo lowu</i> (« faire un crédit grave »)		
14 ( <i>fou</i> )	<i>někdo kdo se chová hafo ulítle</i> (« quelqu'un qui se comporte grave comme un cinglé »)	30 ( <i>pas de chance</i> )	<i>avoir trop pas de chance</i> (Y)
47 ( <i>être saouil</i> )	<i>bejt hafo</i> (« être trop »)	32 ( <i>très belle fille</i> )	5 occ. – ( <i>elle est</i> ) <i>trop bonne</i> (Y)
58 ( <i>bien habillé</i> )	<i>bit hafo dobe oblecenej</i> (« être sapé trop cool »)	33 ( <i>fille moche</i> )	2 occ. – ( <i>une meuf</i> ) <i>trop chem</i> (P)
Autres idées	<i>dobré</i> = <i>hafo dobrý</i> (« bien = grave bien ») 3 occ. – <i>moc</i> = <i>hafo</i> (« beaucoup = grave ») <i>hafo moc</i> (« grave trop »)	44 ( <i>cigarette</i> )	<i>bedave grave</i> = action de fumer (beaucoup) (Y)

Le tableau dévoile l'usage abondant de l'expression *hafo* non seulement pour l'expression de la quantité (comme c'est le cas de *grave* et *trop*, au moins dans l'échantillon recensé dans nos questionnaires français), mais aussi dans les ellipses exprimant la qualité.

L'usage abondant de ce terme dans les commentaires fait penser que les jeunes ont tous des impulsions qui les poussent à insérer ce type de « mots identitaires » dans le questionnaire, afin d'augmenter l'effet impressif de leur argot des jeunes qui, sinon, pourrait sembler trop emprunter à la langue familière ou à l'argot commun, peu marqué générationnellement.

- *corpus français*: **BAD TRIP** [bad trip]

Nous avons choisi ce substantif comme exemple typique de la catégorie des expressions évaluatives (négatives) qui, tout comme les intensificateurs, perdent relativement vite de leur expressivité au fur et à mesure de leur extension vers l'argot commun et de leur fréquence d'usage.

Au moment de l'enquête, notamment chez les élèves du lycée yzeurien, c'était le substantif *bad trip* et le verbe *bad triper* qui étaient très récurrents, avec un sens relativement vague. On peut témoigner de cette mode par le fait qu'ils apparaissent dans nos questionnaires en tant que réponses à plusieurs questions :

**Tableau n° 22 : Occurrences de *bad trip* dans les questionnaires**

question n°	expressions recensées comportant <i>bad trip</i> ou <i>bad triper</i>
en-tête : surnom	Bad trip
16 ( <i>avoir peur</i> )	bad triper (Y)
48 ( <i>vomir</i> )	2 occ.- bad trip (Y)

Le substantif *bad trip* est un emprunt à l'anglais (lit. « mauvais voyage ») et il provient originellement du jargon de la consommation des drogues où il signifie, en anglais aussi bien qu'en français ou en tchèque, « un mauvais délire »<sup>16</sup>, c'est -à-dire une mauvaise expérience liée à la prise d'une drogue dans le cas où, au lieu du sentiment agréable attendu, la drogue ne procure que des angoisses et des dépressions<sup>17</sup>. Ce premier sens est communément connu et employé par tous les jeunes Français qui sont en contact plus ou moins étroit avec la consommation de drogues.

Notre corpus manque de preuves concernant cet usage fréquent, mais les témoignages de jeunes sur leur première expérience avec un joint, retrouvés sur les

16 En tchèque, ce terme est moins fréquent que son synonyme « horror trip » qui exprime plus intensément la force d'une mauvaise expérience. Il est intéressant de noter qu'en slovaque, le terme est partiellement calqué avec *zlý trip* (= « mauvais trip »), cf. Anna GÁLISOVÁ, « K sociolektom vybraných alternatívnych a marginálnych kultúr » [À propos des sociolectes des cultures alternatives et marginales choisies], *Jazykovedný časopis*, 53, 2, 2002, p. 109.

17 Cf. Aleš LAUNER, *Slangové výrazy pro drogy. Anglicko-český výkladový slovník* [Les expressions argotiques des drogues. Dictionnaire explicatif anglais-tchèque], Praha, Academia, 2001, p. 139.

chats Internet, sont innombrables et confirment l'usage courant du terme dans ce sens.

En voici un extrait représentatif <sup>18</sup>:

je suis donc remonté dans ma piaule, déçu, et là j'ai une montée fulgurante et puissante qui m'a fait taper le plus gros **bad trip** de ma vie, j'étais allongé sur mon pieu sans être capable de rien faire à part halluciner sur la lampe au plafond...

Ce premier sens est si fréquent et communément compris qu'on le retrouve souvent tronqué en *bad* :

mais malgré ce **bad** monstrueux  
mes meilleurs **bad**

Or, la réussite de ce terme mi-argotique, mi-terminologique du sociolecte de la toxicomanie auprès des jeunes a provoqué des glissements sémantiques. D'abord, le sens se généralise<sup>19</sup>:

« mauvaise expérience suite à la prise de la drogue » > « mauvaise expérience quelconque »

Le succès énorme de ce sens généralisé a fait de ce mot un vrai « mot identitaire » servant à exprimer de manière expressive un commentaire « branché ». Il s'applique à l'évaluation des actions quelconques qui se sont mal passées. C'est dans cette logique que le mot apparaît dans deux occurrences pour notre question « vomir », sans avoir un rapport synonymique avec ce verbe – il s'agit juste d'un commentaire expressif.

En tchèque, on retrouve le même genre de commentaires pour les actions ratées ou qui se sont mal finies : *to nessedlo* (lit. « ça n'est pas allé », glissement du jargon des tailleurs) ou *to nevychytal* (lit. « il n'a pas réussi à saisir ») qui ont une connotation générationnelle forte.

Or, la situation se complique avec un deuxième glissement sémantique parallèle (peut-être issu d'un autre milieu argotique des jeunes, probablement du FCC). Ici aussi, le premier sens lié à l'effet de la drogue est généralisé, cette fois dans le sens :

« la drogue qui procure des angoisses » > « des angoisses quelconques ».  
Le substantif *bad trip* signifie alors « une/des angoisse(s) peu spécifiée(s) ».

La nécessité d'intégration de ce nouveau sens dans le discours a provoqué la création du verbe *bad triper* qui est synonymique, mais beaucoup plus expressif que la locution « avoir peur » (comme c'est le cas dans nos questionnaires). De plus, on rencontre souvent la locution *faire bad triper* = « faire peur », comme dans l'extrait suivant<sup>20</sup> :

18 <http://www.cannaweed.com>.

19 Ainsi, par exemple, on peut lire sur un blog que le « *bad trip du siècle* » pour un jeune était le retour précoce de ses parents du cinéma à un moment inopportun pour lui.

20 Il s'agit d'un relevé sauvage trouvé sur l'Internet. Ce type de recherche – qui nous sert ponctuellement pour augmenter notre base de données lexicale – pourrait témoigner des phénomènes

je réfléchis trop et ça me **fait bad triper** dans ma tête quand je pense à tout plein de choses pas cool

Dans *Le Dictionnaire de la Zone*<sup>21</sup>, le substantif et le verbe sont notés (avec un tiret d'ailleurs) comme étant représentatifs du FCC, mais uniquement dans les sens : *bad-trip* = «angoisse», *bad-tripper* = «1) angoisser, 2) manifester une inquiétude exagérée et sans fondement».

Or, notre enquête à Yzeure démontre que cette série fait partie de l'argot commun de jeunes (les questionnés qui ont mis ce terme n'appartiennent pas à la «culture des rues» locale) et que leur polysémie est une preuve du rôle symbolique identitaire (les jeunes se donnent/ laissent donner volontairement le surnom *Bad trip* comme l'on a vu dans nos questionnaires).

- *corpus tchèque*: **TOY** [toj] = 1) TOY, 2) PÉLO

L'anglicisme *toy* est vite devenu un «mot identitaire» au sens particulièrement vague, mais servant généralement à désigner une personne sans respect, dévalorisée ; bref, il s'agit d'une insulte très forte dans l'univers des jeunes Tchèques.

Le succès de ce terme peut être expliqué par la mise à la mode rapide du mouvement hip-hop et de la pratique des graffitis qui s'est propagée à travers ce dernier. On peut estimer que c'est surtout par les paroles des chansons que ce terme, originellement issu du jargon des tagueurs, s'étend dans la conscience du spectre plus large des jeunes. Cet emprunt s'est parfaitement adapté dans l'argot des jeunes Tchèques en très peu de temps (ce dont nous pouvons témoigner par son absence totale dans le lexique de notre génération, qui est juste un peu plus âgée). Même si la graphie au singulier reste à l'anglaise, au pluriel, on voit en revanche apparaître une désinence tchèque (au lieu de *toys*, c'est plutôt *tojóvé*, adapté graphiquement).

Le sens primaire de ce terme dans l'argot – ou plutôt dans le jargon – des tagueurs signifie, dans toutes les langues observées (l'anglais, le tchèque et le français), «une personne dessinant des tags ou des graphes (un writer) qui est peu expérimenté ou incompetent».

L'homonymie avec le mot anglais *toy* = «jouet» semble être accidentelle, puisqu'il s'agit probablement d'un acronyme utilisé uniquement au pluriel, formé à partir du slogan *Trouble On Your System* (TOYS)<sup>22</sup>. Apparemment, cette étymologie est inconnue aussi bien des locuteurs tchèques que des Français, comme on le verra par la suite.

Outre le sens le plus courant de «débutant», dans le slang anglo-américain, ce terme désigne également «un writer qui recouvre les paraphe de ses adversaires par son pseudonyme ou qui abîme l'œuvre des autres tagueurs (ou graphes)». Tandis que parmi les tagueurs français, ce sens est privilégié et très répandu (d'où

---

observés, mais non enregistrés pendant notre observation participante (les chevauchements fréquents dégradent une bonne partie des conversations spontanées).

21 Abrégé en DZ, *op. cit.*, p. 7 (de la version PDF téléchargeable).

22 <http://www.netslide.com/graf/lexique.php>.



le verbe assez fréquent *toyer*)<sup>23</sup>, les tagueurs tchèques n'emploient que le premier sens, celui d'un tagueur inexpérimenté ou incompétent.

Notre entretien avec un tagueur dans les ateliers à Brno confirme l'absence du sens français. L'équivalent du verbe français *toyer* semble être *přetegovat* (lit. «retagner», «recouvrir par un autre tag»), mais, en réalité, il est peu employé puisque les tagueurs tchèques se respectent mutuellement, vu que cette pratique est illicite et socialement très méprisée, ce qui engendre un sentiment exagéré de complicité :

- |   |  |
|---|--|
| Q: hele a ještě s tím toy / to jako znamená co ? tady to  | Q: tiens pour revenir au toy / ça veut dire quoi exactement?   |
| V: to je debil // toy ( <i>smích</i> ) zkráceně no  | V: c'est <b>un débile</b> // toy ( <i>rire</i> ) en raccourci quoi   |
| Q: no víš proč se ptám <+   | Q: bah tu sais pourquoi je te demande <+   |
| V: to je hračka / možná někde tam v mém [dotazníku] se to objevuje toy  | V: c'est <b>un jouet</b> / p'être que c'est marqué quelque part dans le mien [questionnaire] le toy  |
| Q: takže pro tebe toy rovná se debil jo?  | Q: donc pour toi toy égal débile d'accord?   |
| V: no / toy to je debil kretén hřup / nemám lepší slovo   | V: ouais / toy c'est un débile un crétin un golmon / je trouve pas de meilleur mot   |
| Q: no protože ve Francii s tím toy / někoho toyer znamená že ho přepíšeš / tady se to neříká jo?                                  | Q: bah parce qu'en France avec le toy / toyer veut dire que tu recouvres son tag / c'est pas pareil ici non ?  |
| V: ne   | V: pas ici   |
| Q: a tady když prostě někdo tě zasprejuje tak <+  | Q: et alors ici si quelqu'un efface ton tag avec du spray donc <+  |
| V: tak dostane přes hubu  | V: donc on lui casse la gueule   |
| Q: no ne ale jak to řekneš ?  | Q: mais attend on dit comment ?  |
| V: a jo takhle ! / hele ale tady u nás se to nestává / tady u nás v Lišni / no prostě když někoho přepíšu tak ho <b>přeteguju</b> | V: ah ouais d'accord j'ai pas compris / écoute ça se passe pas ici comme ça / chez nous à Lišeň [quartier H.L.M. de Brno] / bah si je recouvre le tag de quelqu'un / bah je le «retagne» voilà |

On voit donc clairement que l'*étymologie populaire* joue son rôle aussi bien en français (glissement vers la synonymie partielle entre *toyer* – *nettoyer*) qu'en tchèque (rapprochement de «jouet» – «bouffon»).

La logique de propagation du terme vers l'argot plus commun des jeunes Tchèques est intéressante à étudier. Cette expression a été empruntée par la communauté des tagueurs dans un sens identique à l'anglais – «un writer inexpéri-

23 Dans *Le vrai langage des jeunes expliqué aux parents* (désormais VLJEP), par exemple, le verbe *toyer* est expliqué comme «abimer les tags en les remplissant de grafs» (Eliane GIRARD, Brigitte KERNEL, *Le vrai langage des jeunes expliqué aux parents*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 177). Selon Fabienne Lopez, au contraire, le verbe *toyer* signifie le recouvrement du paraphe de son adversaire par un *toyeur* dans l'action appelée *le toy*, considérée comme l'insulte suprême (Fabienne LOPEZ, «À la périphérie des villes», in : Jacqueline BILLIEZ (éd.), *Les parlars urbains*, LIDIL, n° 19, 1999, p. 108). On peut croire qu'alors que le substantif *toy*, voire *toyeur* n'est stable, ni formellement, ni sémantiquement, le verbe *toyer* est relativement fréquent dans l'argot des jeunes au sens plus général d'«effacer, ignorer, ne pas calculer» comme, par exemple, dans la phrase : «on ne toy pas une légende». Le fait qu'en français, le glissement s'est opéré dans ce sens, peut être expliqué en regardant l'étymologie populaire, proposée par le DZ où l'on estime que *toyer* est une aphérèse de *nettoyer* (p. 113 de la version imprimable). D'ailleurs, le *toy* signifie «un Chinois, un asiatique» dans ce dictionnaire, mais l'étymologie probable du mot n'est pas donnée.



menté ou incompetent» – et son sens s’est fixé dans ce sociolecte. Dans un premier temps, cet emprunt a été utilisé pour désigner « un jeune tagueur (inexpérimenté) entre 10-12 ans ». C’est la définition donnée par la plupart des « *Dicos des tagueurs* » disponibles sur Internet.

Or, on peut estimer que c’est grâce à son expressivité due au fait que son sens précis soit obscur pour les non-initiés et, également, grâce à son économie (trois lettres uniquement), que le terme s’est répandu rapidement parmi les jeunes qui sympathisent avec cette culture illicite, mais qui ne maîtrisent pas tout à fait ses codes. Les tagueurs se plaignent sur des forums de la popularisation de la culture hip-hop, de sa mise à la mode chez la jeune génération.

Le « *toy* » prend alors également un deuxième sens possible en anglais, celui d’un « tagueur incompetent » qui ne s’y connaît pas et qui abîme la réputation de toute la communauté, d’où le glissement logique vers le sens tout à fait général d’un « fou, idiot, crétin », évoqué par notre informateur. Ce sens vulgarisé correspond par son caractère vague à l’expression française « *pélo* » dont on parlera *infra*.

Grâce au succès énorme de ce mot qui sert comme un évaluatif très expressif pour quelqu’un qui ne « mérite pas l’attention des autres », le *toy* est devenu une insulte très forte pour les jeunes, un « mot identitaire » de leur génération. Nos questionnaires montrent sa variabilité d’emploi, son sens vague mais très « branché » :

**Tableau n° 23 : Occurrences de *toy* dans les questionnaires**

question n°	expressions recensées comportant <i>toy</i>
5 ( <i>pas copains</i> )	TOY
14 ( <i>fou</i> )	Toy
16 ( <i>avoir peur</i> )	Toy

Paradoxalement, ce terme, comme un boomerang, revient dans le sociolecte des tagueurs qui absorbent tous les sens du mot – originel et vulgarisé – avec difficultés puisque sa polysémie actuelle va contre la terminologie jargonnesque qui était assez précise auparavant. Nous nous permettons une petite parenthèse pour évoquer un sujet que nous trouvons tout à fait extraordinaire du point de vue de la sociolinguistique.

Avec le succès énorme du « *toy* » dans l’argot commun des jeunes, on assiste à une *renégociation du contenu sémantique* de ce mot dans la communauté des tagueurs dont il est issu.

C’est un processus inévitable pour que le terme colle mieux à la réalité qui a évolué ; on peut même supposer qu’un nouveau terme (pas encore créé) va désormais désigner les jeunes tagueurs inexpérimentés, mais talentueux, car l’expression « *toy* » dans le sens actuel les insulte déjà trop.

Nous pouvons témoigner de ce phénomène avec l'extrait d'une discussion entre trois tagueurs, relevé sur le forum qui est un des plus connus parmi les tagueurs (writers) tchèques<sup>24</sup> :

A : máš pravdu ale ale neni toy jako toy.....já beru že toy je ten kdo začíná ale něco o tom ví...prostě de najisto a koupí si kolík a učí se tagovat ale někdo bere třeba za toye někoho kdo si za 15 kaček koupí lihovku a napíše sk8 ale to nejsou toyové co začínaj s graffiti ale malí 10letý kluci co vo tom věděj howno ale sou jako drsný protože jako napsali sk8 na popelnici....dalo by se říct že se dělej na dva tábory....

B : ten kdo cmara sk8 a takovy picovyny vyjebany...to podle mne neni ani toy...

C : jo ale mas dva druhy toyu...jednak sou to lidi ktery se snazej neco naucit maj nejakou tendenci jit dopredu a tem ma cenu radit a pomahat...ale pak jsou tu jeste druzi ktery sou drzy cmaraj do piecu nemaj respekt k starsim writerum a sou proste zmrdi.....ty ma cenu akorat tak poslat do pice.....a tady je obcas takovych taky dost....toť muj nazor na vec....

A : t'as raison mais y a toy et toy, c'est pas pareil... pour moi, le toy est celui qui commence, mais qui sait faire quelque chose.....bref quelqu'un qui y va direct, s'achète une petite bombe [lit. « broche », terme jargonnesque affectif] et apprend à taguer, mais y a des gens qui prennent pour un toy celui qui achète une alcoolique [spray à la base alcoolique] pour 15 balles [équivalent à un terme familier pour dire couronnes] et écrit sk8, mais ce sont pas des toys qui commencent avec les graffitis mais les petits gosses de 10 ans qui ont de la merde dans le cerveau mais qui se prennent pour des caïds parce qu'ils ont écrit sk8 sur une poubelle... on pourrait dire qu'ils se divisent en deux camps....

B : celui qui gribouille sk8 et toutes ces putains de conneries du même genre....à mon avis c'est même pas un toy

C : ouais mais t'as deux sortes de toys....d'une part ce sont des mecs qui essaient d'apprendre quelque chose de nouveau et qui ont une certaine tendance à évoluer et ça vaut le coup de les aider et de les conseiller....mais après y en a d'autres qui sont culottés, gribouillent à l'intérieur d'une pièce [en français calque, en tchèque emprunt au « piece » anglais], n'ont pas de respect envers les writers plus âgés et sont des enfoirés de connards...qu'ils aillent se faire enculer, ils ne méritent que ça ....et ici, y en a parfois pas mal qui sont comme ça....voilà mon opinion sur le sujet quoi

Il est alors certain que l'évolution du vocabulaire de ce sociolecte est à suivre.

- *corpus français* : **PÉLO** [pelo] ou **PELO** [pəlo]

Le dernier exemple typique de « mot identitaire » est, sans trop de surprise, également un emprunt, cette fois au tzigane. En dialecte romani, [pele] ou [pelo] désigne « les testicules » et en dialecte sinto, [pelo] signifie « le sexe de l'homme ».

Le glissement *métonymique* du sexe de l'homme vers la désignation de l'homme entier est tout à fait fréquent et s'opère souvent par le biais des insultes (*con* en français ; *čurák* ou *šulin* en tchèque, voire même l'emprunt *lofas* (cf. *supra*), etc. Or, à la différence des termes autochtones qui sont très vulgaires et insultants, cet emprunt est plus cryptique et son sens reste donc plus obscur, expressif, mais pas forcément péjoratif.

24 <http://www.graffitishop.cz>.

D. Szabó, qui a travaillé sur l'argot étudiant hongrois, explique que le mot *pélo* signifie « homme » au sens large du terme et certains emplois en argot des jeunes Français sont également plutôt positifs, neutres (« mec », « copain »)<sup>25</sup>. La réussite de ce terme dans l'argot des jeunes Français observés – il serait audacieux de dire qu'il s'agit d'un terme de l'argot commun des jeunes – a pour conséquence que le caractère obscur concernant le sens précis de ce mot augmente parallèlement à sa mise à la mode et aux attractions possibles comme nous le verrons *infra*.

Les élèves du lycée à Yzeure ont noté l'expression [pelo] 24 fois, [pəlo] 26 fois (avec des graphies très variables allant de *pelo*, *pélo*, *pello*, *péllo*, *pelau*, *pélau*, *pelot*, *pélot* et même jusqu'aux *pélons*). La différence entre le nombre d'occurrences pour les deux prononciations étant minimale, il est donc pertinent de noter les deux graphies lors de l'insertion de cette entrée dans des dictionnaires<sup>26</sup>. Cet emprunt reçoit plusieurs sens différents, antagonistes même, de la même manière que les autres « mots identitaires » repérés, puisque son usage est (ou plutôt *était* à l'époque de l'enquête) très à la mode, particulièrement expressif et que, par conséquent, ce terme est devenu polysémique.

**Tableau n° 24 : Occurrences de *pélo* / *pelo* dans les questionnaires**

question n°	expressions recensées comportant <i>pélo</i> ou <i>pelo</i>
4 ( <i>les copains</i> )	<i>les pelos</i>
5 ( <i>pas copains</i> )	14 occ.- [pəlo] <i>pelo</i> , <i>pelau</i> , <i>pello</i> 18 occ. – [pelo] <i>pélo</i> , <i>pélau</i> , <i>péllot</i> , <i>pélon</i> (ou au pluriel)
14 ( <i>fou</i> )	<i>pelo</i>
16 ( <i>avoir peur</i> )	<i>un pelot</i>
40 ( <i>copain d'une fille</i> )	<i>pélot</i> 3 occ.- <i>son pelo</i>
59 ( <i>mal habillé</i> )	6 occ.- [pəlo] <i>pelo</i> , <i>pello</i> 5 occ. – [pelo] <i>pélo</i> , <i>péllo</i>

Ce terme comporte essentiellement deux sens qui sont l'un et l'autre assez larges :

- a) « l'homme méprisable » – ce premier sens péjoratif fait croire que le sens original en tzigane est relativement connu des usagers. Ce terme peut s'appliquer pour insulter, intimider, exprimer son dédain, etc. (*cf. supra* les questions n° 5, 14, 16, 59)<sup>27</sup>
- b) « l'homme quelconque », qui est une désignation tout à fait neutre, em-

25 D. SZABÓ, *L'argot commun...*, *op. cit.*, pp. 133–134.

26 Ce qui est le cas de cette entrée dans le CTT (p. 218).

27 Le sens dans la langue de départ est plutôt supposé par les locuteurs. En tchèque, par exemple, un « boss-tchatcheur » de la classe 3.Z (absent pendant la passation du questionnaire) introduit avec verve le mot *pelo* (et ses formes dérivées comme *peloš* ou le diminutif péjoratif *pelošek*) dans le résolecte, mais lui-même devine le sens du contexte lors des discussions avec ses copains tziganes à qui il fait souvent référence pour augmenter son statut hiérarchique et son style « chaud » puisqu'il nous explique ce mot uniquement dans le sens assez vague de « débile ».

ployée surtout dans l'argot lyonnais, si l'on se fie au *Dictionnaire de la Zone*<sup>28</sup>. La limitation régionale de l'usage de ce terme ressort d'ailleurs également dans notre corpus où les Yzeuriens l'emploient abondamment alors que les Parisiens ne le marquent pas du tout.

L'expression *son pélo/pelo* pour dire «son petit ami» peut être considérée comme une substitution synonymique de *mec = pélo / pelo* > *son mec = son pélo / pelo*. Or, notamment dans le discours des filles, on observe une connotation positive, presque hypocoristique, du sens d'un «amoureux».

\* \* \*

Il se peut que l'obscurité étymologique de ce terme pour les jeunes fasse que ces derniers cherchent un rapport avec le verbe *peloter* (= «caresser sexuellement» dans l'argot commun). Ce constat est d'autant plus probable si l'on regarde d'autres cas fréquents d'*attraction paronymique ou homonymique* (on a vu les exemples de «toy» < *jouet* ou de «toyer» < *nettoyer*, cf. *supra*).

*Hafo, bad trip, toy et pélo* : voici un petit échantillon des mots qui, à l'époque de notre enquête, marquent identitairement nos enquêtés, qui les emploient abondamment sans souvent connaître leur sens originel, des «mots identitaires» d'autant plus à la mode que leur contenu sémantique se renégocie et évolue.

En résumé, malgré deux systèmes linguistiques différents, et malgré un contexte sociolinguistique divergent, on peut trouver des similitudes remarquables. D'abord, tous ces exemples *gardent une certaine crypticité*, du fait que ce sont des emprunts à une langue peu connue (*pélo*) à des dialectes (*hafo*) ou à des sociolectes marginalisés (*bad trip, toy*).

Ceci ne veut pas dire qu'il n'y a que des «mots identitaires» empruntés, mais le manque d'un sens précis fait que les jeunes considèrent le néologisme comme très impressif et c'est pour cette raison que le succès de son insertion à l'argot des jeunes est si rapide.

J. Zima déclare que le trait principal des mots expressifs est leur «bizarrie» (*dojem nápadnosti*)<sup>29</sup> à l'intérieur d'une phrase. Chaque emprunt néologique remplit ce rôle et plus le sens est obscur et difficile à deviner à partir du contexte, plus le mot devient polysémique pendant son «boom», c'est-à-dire quand il est employé fréquemment.

Compte tenu du fait que l'expressivité s'efface rapidement avec la fréquence d'usage, il s'avère donc fort probable qu'après la banalisation du terme polysémique, la pratique d'emploi du terme va s'unifier et qu'un sens – peut-être le

28 DZ, p. 83 : «*pello* – de l'argot lyonnais = type, gars, individu». Ce sens est donné également par le VLJEP, *op. cit.*, p. 177 (avec la graphie *pelos*). L'homonymie avec l'expression *pélot* ou *pélaud* (= «sou» ; «obus») qu'on trouve dans le DAFO, p. 467 semble être fortuite.

29 J. ZIMA, *Expresivita slova...*, *op. cit.*, p. 108.

sens originel, mais plus probablement un sens qui aurait glissé – va se fixer, se stabiliser et que les autres emplois seront oubliés (ou considérés comme fautifs). Nous nous réjouissons donc à l'idée d'une enquête diachronique sur l'emploi et sur le sémantisme de ces quatre mots dans environ dix ans auprès d'une nouvelle génération de jeunes qui va certainement trouver ses propres moyens d'exprimer de manière expressive son identité générationnelle.

### Expressivité paradoxale des termes non-marqués

L'expressivité lexicale ne doit pas être rapprochée de façon systématique du lexique familier, populaire, argotique, bref non standard. Cette approche fautive, car simplificatrice, a été critiquée depuis les premiers écrits sur l'expressivité de Ch. Bally et si nous déclarons que la fonction primordiale de l'argot est la fonction d'expressivité, cela ne veut rien dire sur le caractère du lexique au niveau lexicographique.

Dans notre approche, l'argot est le lexique spécifique à un groupe plus ou moins large qui forme un parasystème géré par ses propres normes communicationnelles, et qui est une alternative à la norme prescriptive, reconnue par l'ensemble de ses locuteurs. Les mots expressifs jouent le rôle de représentants de cet argot (quelle que soit son étendue – micro-argot, argot commun).

L'enjeu est difficile à saisir avec des méthodes purement lexicales. Si, jusqu'à maintenant, nous avons présenté le lexique expressif comme celui qui forme des synonymes marqués (pas obligatoirement) non standard par rapport à un terme neutre, généralement standard, il nous paraît nécessaire de mentionner les cas où l'expressivité affecte, dans le discours spontané des jeunes, les termes paradoxalement tout à fait neutres, standard du point de vue de la norme prescriptive.

Or, ces termes sinon standard reçoivent une coloration expressive à cause de leur usage dans un contexte de la norme communicationnelle où cet emploi paraît hypercorrect et, par conséquent, sarcastique et ironique.

Mentionnons, à titre d'exemple, le cas du lexème *matka* = « mère » en tchèque, terme tout à fait standard, qui devient très ironique et donc expressif dans le discours des jeunes. En effet, cet emploi ironique est privé de toute affectivité prédictible dans la relation entre l'enfant et sa mère : la norme objective du tchèque parlé prévoit l'emploi des termes plus ou moins familiers ou argotiques, équivalents de « maman » ou même de « daronne », tels que : *mamka*, *mátina*, *mamina*, etc., lesquels comportent une connotation d'attachement affectif, plus ou moins positif, mais parfois également machiste.

Or, l'expression *matka* marque une prise de distance et exprime un certain dédain de la part des jeunes pour l'autorité de la mère. Le couple « mère/daronne – daron » (*matka a fotr*) pour désigner « les parents » devient particulièrement fréquent chez les jeunes contemporains. Il en résulte que ces termes assez impressifs commencent à se dévulgariser dans l'optique des jeunes.

Il serait donc faux de croire que la fréquence élevée de la répétition de l'intitulé de la question n° 2C (*matka/mère*) est causée par le manque de termes argotiques

utilisés fréquemment (comme c'est par exemple le cas des questions sur la casquette, les oreilles, etc.). En somme, l'expressivité doit toujours être étudiée par rapport à la *norme objective* et non par rapport à la *norme prescriptive*, comme c'est souvent le cas.

Nous retrouvons la description d'une situation similaire chez C. Trimaille qui, à la place du terme vernaculaire prédictible – l'argotisme *les schmitts* – rencontre le terme hypercorrect, surnormé dans le contexte – *les policiers*. Ces formes sont alors « sociolinguistiquement marquées et/ou socialement marquantes »<sup>30</sup> et il affirme que : « l'usage d'une forme normée [...] en un point prédictible d'apparition d'une variante vernaculaire (défini par observation ou extrapolation) est considérée comme marquée »<sup>31</sup>.

Il faut noter néanmoins que l'emploi du terme standard (au lieu d'un terme non standard) qui se présente pourtant comme marqué, mais qui est non marqué dans une situation sociolinguistique donnée, est souvent accompagné d'une intonation particulière qui exprime le dédain et la révolte contre les autorités désignées.

Les exemples cités ne peuvent pourtant pas être considérés ni comme des cas d'expressivité adhérente (puisque le sens reste le même), ni comme des cas d'expressivité contextuelle (car dans le réseau de communication des jeunes, c'est un moyen récurrent et potentiellement lexicalisable pour exprimer expressivement une attitude dévalorisante).

Le marquage sociolinguistique des termes neutres doit être distingué des cas où le terme standard reçoit un sens particulier dans l'argot des jeunes : il s'agit donc de l'expressivité adhérente selon le classement de Zima (*cf. supra* § 5.3).

Prenons pour exemple les dénominations axiologiques des jeunes entre eux. L'exemple d'un emprunt standardisé *boss*, cité par Trimaille<sup>32</sup>, reçoit le plus souvent, dans le discours de jeunes, le sens d'« un jeune respecté, un leader d'un groupe » : l'expression devient donc polysémique. De la même façon, le nouveau sens de *skupina* = « un groupe » qui désigne en argot des jeunes Tchèques « un/des individu(s) socialement marginalisés, un/des 'tricard(s)' » est un cas d'expressivité adhérente.

En résumé, l'expressivité rencontrée dans le lexique obtenu grâce aux questionnaires et considérée comme un échantillon de leur « argot des jeunes » est aussi bien inhérente, adhérente que contextuelle. En principe, elle est basée sur la *transgression de la norme prescriptive*.

Toutefois, le lexique normé, conventionnel, peut être également « argotisé » – c'est-à-dire employé dans une communauté linguistique cohésive ayant ses propres normes communicationnelles qui divergent de la norme commune du langage parlé – dans le but d'ironiser, de se distancier ou de ridiculiser.

Bref, il s'avère clairement que le parasystème argotique des jeunes, dont les procédés les plus fréquents sont ceux que nous allons décrire *infra*, est géré par ses propres règles et surtout déterminé par la fonction expressive.

30 Cyril TRIMAILLE, « Pratiques langagières et socialisation adolescentes », in : CAUBET Dominique et al. (éds.), *Parlers jeunes ici et là-bas*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 132.

31 *Ibid.*

32 *Ibid.*, p. 133.

## 2. Étude comparative des procédés néologiques du parasystème argotique des jeunes

L'analyse des procédés utilisés pour la formation du lexique argotique d'un certain groupe social représente le cœur de la plupart des travaux argotologiques qui privilégient souvent la composante lexicologique au détriment de la composante sociolinguistique. L'orientation traditionnelle vers le lexique fait qu'actuellement, en argotologie française, la typologie des procédés est relativement stabilisée.

On distingue généralement trois catégories principales, à savoir :

- les emprunts
- les procédés formels
- les procédés sémantiques

La situation en linguistique tchèque, où la tradition sociolinguistique est relativement récente, tend encore plus vers la lexicologie descriptive (avec une observation détaillée du plan morpho-syntaxique complexe du tchèque qui est, par rapport au français, riche en nuances régionales). Or, à côté de la typologie lexicale – quasiment identique avec la typologie française – certains auteurs décrivant l'argot des jeunes<sup>33</sup> ont adopté une typologie différente, plus propice à la description objective du lexique circulant parmi les jeunes. Cette typologie est basée sur la division tripartite de l'expressivité selon la théorie de Jaroslav Zima (*cf. supra* § 5.3). Ainsi, le lexique est analysé en fonction de :

- la stabilité sémantique *vs* l'actualisation stylistique *ad hoc*
- la force expressive sans contexte *vs* dépendante du contexte

Puisque cette catégorisation est inconnue du public français, il nous paraît adéquat de présenter, sur l'exemple de notre corpus, les caractéristiques les plus spécifiques des trois types d'expressivité, à savoir :

- *l'expressivité inhérente* – où la force expressive est stable et observable même sans contexte
- *l'expressivité adhérente* – où la force expressive s'ajoute à un nouveau sens qui a glissé, qui est repérable uniquement dans le contexte précis, mais ce sens est déjà lexicalisé
- *l'expressivité contextuelle* – où l'effet expressif est causé par son emploi déplacé du contexte courant, par glissement stylistique – il s'agit d'une actualisation du discours, non lexicalisée, d'un hapax *ad hoc*

Nous allons analyser ces trois types d'expressivité dans leurs aspects les plus saillants pour la pratique argotique de nos jeunes enquêtés. L'objectif principal sera non seulement de circonscrire les spécificités de chaque type d'expressivité vis-à-vis de l'argot des jeunes mais surtout de présenter une catégorisation du lexique qui est courante dans les travaux lexicologiques tchèques.

33 Cf. notamment Alena JAKLOVÁ, *Mluva mládeže...*, *op. cit.*, et B. TÉMA, *Mluva studentů...*, *op. cit.*



### *Typologie de l'expressivité inhérente*

Le premier type d'expressivité lexicale est l'expressivité inhérente dont le nom laisse sous-entendre que le lexème ainsi classé est déjà expressif par sa forme. On remarque que ce type d'expressivité est relativement stable. Ce constat est, certes, valable pour la pratique lexicographique, mais nos exemples résolectaux – cités tout au long de cet ouvrage – témoignent du fait que la haute fréquence d'emploi favorise l'effacement de l'expressivité dans la réalité quotidienne.

Le trait typique de l'expressivité inhérente est sa *visibilité*<sup>34</sup>, son caractère frappant à première vue qui *attire l'attention sur la forme*, sur le signifiant. Elle englobe plusieurs types de procédés qui affectent le plus souvent la morphologie du mot.

L'expressivité peut donc être causée par :

- la structure *phonique interne* du mot (ceci peut affecter soit les *phonèmes isolés*, soit les *morphèmes*, mais aussi le lexème entier dans le cas des *emprunts non adaptés*)
- la structure *externe* du mot (ce qui correspond à la catégorisation des *procédés formels* dans la lexicologie française). C'est notamment le cas de :
  - *la dérivation* – les affixes (les préfixes, mais surtout les suffixes) expressifs – péjoratifs, augmentatifs, diminutifs, etc. qui s'ajoutent au radical neutre du mot
  - *la composition* – dont l'expressivité peut être considérée comme forte notamment si un des constituants est non-standard
  - *la reduplication* – en tchèque, il s'agit notamment du redoublement des affixes ; en français la reduplication implique, en général, la création des hypocoristiques
  - *la troncation* – apocope, aphérèse, siglaison, etc.
  - *la permutation syllabique* (cf. *supra* § 7.2 à propos du verlan) et autres types de codage

Pour illustrer ces différents types de l'expressivité inhérente sur notre corpus, nous passerons en revue d'abord les trois différentes sous-catégories de mots qui sont expressifs par leur structure phonique – au niveau des phonèmes, des morphèmes et des lexèmes entiers (emprunts) – et, ensuite, nous parcourrons les aspects les plus saillants des procédés formels, notamment la dérivation, la composition et la troncation.

### **Expressivité causée par la structure phonique du lexème**

En linguistique tchèque, on s'accorde sur le fait que la combinaison des consonnes palatales avec les voyelles *u*, *o*, *a* et la diphtongue *ou* apporte automa-

34 Ce qui facilite d'ailleurs le repérage des mots sub-standard argotiques pour les étrangers ainsi que pour les outils informatiques (par exemple les moteurs de la veille néologique, etc.). En revanche, les deux autres types d'expressivité sont particulièrement difficiles à repérer pour ces derniers.



tiquement de l'expressivité (par exemple : *ňouma, hňup* pour « un abruti »). Il en va de même pour les consonnes vélares avec la voyelle *e* (par exemple : *chechtat se* pour « se marrer »)<sup>35</sup>. Notons que P. Guiraud arrive aux mêmes conclusions pour les consonnes initiales *ch-* et *gn-* (= *ň* en tchèque)<sup>36</sup>.

Les tentatives de montrer le lien entre l'expressivité phonique et le sens du mot ont été très fréquentes en linguistique française dès ses débuts (Saussure, Grammont, Bally, etc.), mais faute de preuves objectives statistiquement importantes, les critiques ont été plus fortes que l'engouement des chercheurs. De plus, parallèlement à l'abandon de la notion d'expressivité par la lexicologie, ce type de recherche semble également diminuer dans cette discipline et se déplace entièrement vers la phonostylistique<sup>37</sup>.

En tchèque, l'analyse de l'expressivité phonique en lexicologie est reconnue pour certains éléments récurrents. Par exemple, les linguistes tchèques s'accordent sur le fait que les mots comportant un infixé *-ajs/-ajz* ont une stabilité expressive importante<sup>38</sup>. Quoique ces unités lexicales n'aient rien de proprement jeune, leur expressivité reste pourtant forte à cause de leur structure – ce qui confirme l'hypothèse de la stabilité expressive inhérente. De nombreux exemples recensés dans nos questionnaires témoignent de ce phénomène. Voici leur catégorisation en fonction de leur étymologie<sup>39</sup> et de leur étendue argotique :

- expressions de l'argot commun d'origine allemande : *hajzl* = « les chiottes » > fig. « une crapule » (de l'allemand autrichien *Häusel*), *pajzl* = « un boui-boui » (du mot argotique allemand *Beisel*),
- expressions de l'argot commun créées par la modification d'un terme tchèque : *blivajz* = « bouffe pourrie » (SNČ propose le lien avec le verbe du tchèque ancien *blvati* = « vomir » > *blít*), *štabajzna* = « une bête de meuf », « une bombe » pour désigner une « très belle fille » (qui paraît être une forme féminine resuffixée correspondant au terme argotique ancien *štabák* désignant « un fraudeur », « un zizou »),
- expressions liées à l'argot commun de Brno, le *hantec* : *cajzli* = *pěj*. « les Pragois », parfois, plus généralement, « les Tchèques »<sup>40</sup> (c'est-à-dire gens résidant en Bohême, les non Moraves ; il s'agit d'un emprunt à l'argot allemand où *Zeisel* = « petit tarin », « oiseau » désignait les Tchèques), *šajze* - marqué dans le corpus avec la graphie mi-adaptée *ščajze* qui comporte un ton ironique et délibérément germanisant (il s'agit d'un emprunt

35 J. ZIMA, *Expresivita...*, op. cit., pp. 12-13.

36 P. GUIRAUD, *L'argot*, op. cit., p. 87.

37 Cf. P. LÉON, *Précis de...*, op. cit., chapitres 3 et 11.

38 L'étymologie de cet infixé est intéressante à observer. Utilisé en tchèque depuis longtemps, il a à voir, selon toute évidence, avec des emprunts à l'allemand (graphie *-eis*). Or, à cause de son expressivité phonique, il parasite souvent les syllabes tchèques (p.ex. *trpaslík* > *trpajzlík* pour « un nain », *zblajznout* qui est une modification d'un mot vieilli *zblíznout* pour « gober, engloutir », etc.).

39 Toutes les étymologies ont été reprises du SNČ, op. cit.

40 L'adjectif *bohémien* ou *bohême* est inacceptable, étant donné les glissements sémantiques anciens (cf. Renáta LISTÍKOVÁ, « Image de la Bohême dans les lettres françaises du XIX<sup>e</sup> siècle », In : Jerzy LIS, Tereza TOMASKIEWICZ (éds) : *Echanges: créer, interpréter, traduire, enseigner*, Poznań, Wydawnicza Leksem, 2004, pp. 63-68.).

à l'allemand *Scheiße* = exclamation aussi fréquente que le « merde ! » en français et qui a le même sens). Notons que les emprunts de ce type sont souvent empruntés *ad hoc* dans le milieu brnois et sont acceptés sans choquer grand monde, étant donné que le *hantec* a beaucoup emprunté à l'allemand (cf. *supra* § 4.1).

En somme, les jeunes se soucient peu d'où vient le lexème expressif ; ce qui est décisif, c'est la force expressive et impressive nécessaire à la fois pour exprimer l'affection évaluative du locuteur envers le sujet du discours et pour attirer l'interlocuteur avec un choix lexical choquant, opacifié, amusant, etc. selon le but de l'énoncé.

### Expressivité par « dialectisation » du discours : petit détour phonostylistique

Le plan morphologique mériterait d'être exploité séparément pour le cas du tchèque, mais pour son inadéquation avec la situation relativement plate en français, nous n'allons tenir compte que des traits les plus saillants. Même s'il s'agit du plan morphologique et du domaine propre à la phonostylistique, la modification phonique à l'intérieur des mots apporte aux jeunes de l'expressivité inhérente. C'est pour cette raison que nous allons entreprendre ce petit détour phonostylistique.

Comme nous l'avons présenté *supra* (cf. § 4.1), l'argot traditionnel de la ville de Brno, le *hantec*, se présente sous un aspect phonique particulier, imitant – et même exagérant – le dialecte traditionnel de la ville. Ce dernier est aujourd'hui en train de disparaître en faveur d'un interdialecte plus proche du tchèque commun (cf. *supra* § 1.1). Pour augmenter l'expressivité de leur discours, les jeunes se mettent consciemment à une « dialectisation » de quelques traits qui s'y prêtent. On remarque notamment la substitution régulière de :

- *ou* > *ó* (par exemple *pazoury* > *pazóry* = lit. « les pinces, les pattes » (pour « les mains »), *meloun* > *melón* (« pastèque », pour « la tête »), *je šoustlej* > *je šóstlé* = « il est niqué » (en parlant d'un fou), *čórnout* > *čórnót* (« voler », le verbe *chourer* dans le corpus français est issu de la même base tzigane), *poslouchat* > *poslóchat* = « écouter », *bourák* > *bórák* = « bagnole, (superbe) tire », *foukat* > *fókat* = lit. « faire du vent » (pour « fumer, bédaver »), etc). Nous retrouvons un nombre considérable d'exemples de ce type : la monophthongaison est appliquée soit au lexème standard qui devient ainsi marqué, soit directement au lexème substandard. Dans les deux cas, l'allongement exagéré de la voyelle est à la fois ironique et identitaire, exprimant l'attachement affectif à la ville ainsi que le mépris de la ruralité par un ton un peu ironique. La prédominance de tel ou tel type de fonction dépend de la situation de communication.
- *ej* > *é* qui est plus expressif à l'écrit qu'à l'oral où il est souvent dans la position atone et il est donc difficile de décider le degré de passage entre

le *-ej* du tchèque commun qui remplace le *-j* standard (p.ex. *zahýbat* > *zahejbat* = lit. « tourner », au sens d'« être infidèle ») et le *-é* dialectal (*zahébat*) qui est prononcé très ouvert dans le dialecte, mais qui, dans le parler interdialectal de Brno, prend la forme *e<sup>i</sup>* dans la notation phonétique. Or, dans la graphie, les jeunes rendent les mots expressifs par la notation systématique de *-é* à la place de *-ej* (p.ex. *je šoustlej* > *je šóstlé*, cité *supra*, qui combine les deux traits les plus typiques : *ou* > *ó* et *ej* > *é*).

- Nous avons présenté *supra* (cf. § 4.1) d'autres traits dialectaux typiques, transposés dans le parler des jeunes Brnois à des fins expressives et/ou identitaires (régionalement, pas générationnellement). Il s'agissait notamment :
- du raccourcissement des voyelles, qui est un trait typique des dialectes moraves depuis le Moyen Âge (par exemple : *žrát* > *žrat* (« bouffer, gober, goinfrer »), *blít* > *blit* (« dégueuler »), etc.),
  - de la substitution de *-e/ě* par *-a* pour les désinences du féminin (par exemple : *žranice* > *žranica* = « un régal », etc.),
  - de la palatalisation de *n* > *ň* (p. ex. : *kořen* > *kořeň* = « gars, pote », lit. « racine », etc.) et d'autres traits moins fréquents.

Si P. Léon parle d'un « mépris de l'accent rural, jugé drôle ou laid » par ses enquêteurs de 1980<sup>41</sup>, dans notre cas, nous avons affaire à une ironisation et « ringardisation » consciente par le biais d'exagération des traits phoniques particuliers du dialecte de Haná, qui apporte automatiquement une expressivité discursive. Associant ces traits ruraux avec le parler argotique du *hantec*, les jeunes se donnent volontairement l'image d'un voyou de la ville, qui est à l'aise dans toutes les circonstances. Cette image amuse les autres – si le choix du moment d'une telle imitation est bien calculé – et, par conséquent, cette performance permet de renforcer la position hiérarchique du « tchatteur » en question. Nous avons observé le recours à la dialectisation plus particulièrement chez les tchatteurs les plus éloquents. Suite à une observation quotidienne, en tant que Brnoise de naissance, nous estimons que ce parler « machiste » est rarement utilisé dans le discours des filles.

En comparant la situation de Brno avec celle observée auprès des lycéens à Yzeure, nous remarquons quelques traits communs, notamment le recours à la fois identitaire et ludique au dialecte bourbonnais. Au fait, les jeunes se réfèrent aux unités lexicales qualifiables de *regionalismes bourbonnais* (par exemple : *roisser* pour « glander », l'insulte *vieille carne*, etc.) – ceci pour marquer leur différence par rapport aux jeunes des cités – plutôt qu'aux traits phoniques spécifiques (nous avons remarqué notamment la permutation d'*er* > *re* intrasyllabique – p.ex. : *bre-din* [ber-], *brelaud* [ber-] pour désigner « un idiot », etc.).

(entretien dans la classe des ferronniers)

M : on a nos mots à nous / surtout des mots de la campagne quoi XXX comme génisse / pintade

41 P. LÉON, *Précis de...*, op. cit., p. 228.

- J : regarde les génisses (*rire*)  
 M : génisse / c'est une vache une vache qui est pas encore +> qui n'est pas encore sexuée // donc forcément i(l) dit les génisses  
 ...  
 Q : okay donc meuf +> ça ça te paraît un peu vulgaire ?  
 J : j'sais pas moi / j'suis de la campagne quoi

En ce qui concerne l'expressivité phonique rencontrée dans notre corpus de Paris, son rôle fait beaucoup moins rire, puisqu'il s'agit d'une affaire purement identitaire. On entend parler d'un « accent beur » que les jeunes issus de l'immigration – maghrébine aussi bien que des autres – utilisent pour s'identifier comme locuteurs du FCC. Nous avons mentionné *supra* (cf. § 4.2) le déplacement de l'accent et nous ajoutons un autre trait phonique : l'insistance sur le -r glottal, imitée de la prononciation des arabophones (même si, dans un contexte non-identitaire - p.ex. lors d'un entretien d'embauche - la prononciation du -r uvulaire français est généralement bien maîtrisée).

Pour ne pas trop entraîner notre analyse lexicale vers une analyse phonostylistique, concluons cette observation par une citation de P. Léon qui dit à ce propos :

« Tout signe idéologique est doublement codé. D'une part, l'association du signe à un contexte socioculturel et politique engendre une connotation externe et, d'autre part, la nature du signifiant peut entraîner une connotation interne, motivée par les organes de production et la réalisation acoustique des sons émis »<sup>42</sup>.

La connivence se mêle sur ce point avec l'identité. Il en résulte que le chercheur doit se méfier de ne pas dévoiler trop tôt le but de sa recherche devant les jeunes. Sinon, il risque de ne pas obtenir la pondération réelle de ces deux fonctions. Après que nous avons dévoilé notre identité, nous avons vu une démonstration identitaire remarquable par le biais d'exagération des traits phoniques expressifs, notamment de la part des jeunes parisiens et brnois.

### Emprunts aux langues étrangères : une catégorie ambiguë

Un adolescent – et encore plus un pubescent – enrichit son lexique au fur et à mesure en faisant son choix selon la charge expressive que les mots inconnus peuvent apporter à son discours : en effet, tout ce que les jeunes ressentent comme *expressif* et *nouveau* a une grande probabilité d'être accepté par les pairs. C'est pourquoi les emprunts occupent traditionnellement une place primordiale dans l'analyse de l'expressivité lexicale.

Du point de vue de leur classification parmi d'autres procédés de formation des mots, ainsi que du point de vue de leur définition, les emprunts représen-

42 P. LÉON, *Précis de..., op. cit.*, p. 230.

tent une catégorie linguistique particulièrement ambiguë<sup>43</sup>. C'est à cause de cette confusion dans la classification que nous préférons diviser les néologismes empruntés à l'argot des jeunes selon les critères de l'expressivité lexicale de Zima.

Les emprunts sont généralement définis comme des éléments étrangers introduits dans un système linguistique, sources importantes de l'innovation. L'emprunt est une conséquence logique de contacts de langues menant vers l'enrichissement lexical et, corollairement, vers l'évolution des langues. Du fait que les emprunts dérangent l'équilibre momentané du système linguistique, les vagues d'emprunts à une langue précise incitent les puristes à combattre tous les éléments étrangers ce qu'on a pu observer régulièrement en France pour le cas des anglicismes.

Parmi les deux catégories principales d'emprunts – emprunts nécessaires et emprunts de luxe – c'est la deuxième catégorie qui attirera notre attention. Dans l'argot des jeunes, rares sont les « *emprunts nécessaires* » qui introduiraient une idée ou une notion nouvelle qui n'avait pas encore eu son équivalent dans la langue cible (à la différence des vocabulaires spécialisés de la cuisine de différentes régions ou des technolectes autour des nouvelles technologies), pour éviter les paraphrases peu économiques. En revanche, les « *emprunts de luxe* » y sont redondants, utilisés à des fins expressives et surtout impressives. C'est notamment le cas des anglicismes qui sont fréquents aussi bien dans l'argot des jeunes Tchèques que dans l'argot des jeunes Français. Les jeunes des deux pays puisent dans l'argot anglo-américain, modèle symbolique de la modernité et des nouveaux « trends », auquel s'ajoute, notamment pour les jeunes issus de l'immigration, celui de la « culture des rues ».

Le lexique de la drogue contient une quantité considérable d'anglicismes qui, au départ, ont été empruntés à des fins cryptiques et symboliques (certains emprunts lexicalisés et recensés dans nos deux corpus – par exemple *ganja, shit, joint, trip*, etc. – sont déjà emblématiques).

Une autre thématique privilégiée pour les anglicismes s'avère être la vulgarité dans les jurons et les injures. La vulgarité traduite en anglais attire grâce à son opacité et procure donc un effet moins obscène pour ceux qui ne maîtrisent pas cette langue : dans le milieu tchèque, il s'agit de la génération des adultes qui a eu un accès réduit à l'enseignement des langues occidentales sous le communisme. Notons, à titre d'exemple, les jurons classiques : *bitch, shit, bullshit, motherfucker*, etc. et le cas du verbe anglais *to fuck* = « niquer » qui s'est incorporé dans le lexique des jeunes Brnois et qui a été adapté de façon réussie dans le paradigme dérivationnel tchèque : ainsi, les verbes *fakovat, faknout, vyfakovat* = « aller se faire foutre », le substantif *fakáč* (doigt pour montrer le geste vulgaire au sens d'« aller se faire enculer »), etc. sont lexicalisés dans l'argot des jeunes Tchèques.

43 En argotologie moderne, on observe une tendance à ranger à part les emprunts et les procédés morpho-sémantiques. Dans les encyclopédies linguistiques, en revanche, les emprunts sont rangés sous les procédés morphologiques à cause de la commutation de forme – par exemple J. Dubois, cité et commenté par D. Szabó (D. SZABÓ, *L'argot commun...*, op. cit., p. 118-119) – ou alors sous les procédés plutôt sémantiques : Henriette Walter parle même des « emprunts sémantiques », s'il s'agit du déplacement de sens (Henriette WALTER, *L'aventure des mots français venus d'ailleurs*, Paris, Robert Laffont, 1997, pp. 207-209).

Du point de vue diachronique, les emprunts dans les systèmes linguistiques en question ont également évolué en nombre et en sources. L'histoire commune avec les Allemands qui ont, depuis des siècles, cohabité à Brno à côté des Tchèques a laissé des traces marquantes dans les registres substandard, surtout au niveau de l'*Alt-brünerisch* (cf. *supra* § 4.1), des jargons et de l'argot. Le *hantec* reprend des schémas qui empruntent à l'allemand en y ajoutant des suffixes typiques : le suffixe verbal *-čít* (par exemple *fachčít* = « bosser, taffer », de l'allemand *Fach(arbeit)*) ou le suffixe nominal masculin *-oš* (par exemple *kindoš* = « gosse, môme », de l'allemand *das Kind*), etc.. Suite aux changements socio-politiques, les germanismes ont été remplacés par les anglicismes qui occupent aujourd'hui la première place parmi les emprunts argotiques.

En France, la situation des emprunts argotiques a évolué également. Si le vieil argot empruntait le plus souvent à des langues régionales et aux patois<sup>44</sup> – quoique très peu –, la situation actuelle est un véritable melting-pot grâce au contact de langues de l'immigration. Cependant, l'influence latente de l'anglais et du tzigane est notoire tout au long de l'histoire moderne de l'argot des jeunes.

Ce qui mérite un petit détour historique, c'est la période de transition entre le vieil argot et les argots sociologiques modernes. Selon P. Guiraud, les emprunts ont formé une partie marginale du vieil argot<sup>45</sup>. En 1960 encore, Guiraud y observe un nombre insignifiant d'emprunts, ce qu'il explique par la xenophobie profonde des argotiers. Il affirme qu'« *alors que les Noirs et les Nord-Africains sont en train d'envahir et de noyauter la pègre parisienne, il n'y a entre les deux « milieux » aucun échange linguistique* »<sup>46</sup>. Quant aux anglicismes, il les voit pénétrer en français grâce au jargon du sport. Depuis, les emprunts ont connu une intégration massive dans l'argot des jeunes et la place de l'emprunt, notamment dans l'argot des cités multiethniques, est importante et stable.

Pour les jeunes de tous les milieux, l'emprunt est en premier lieu une source d'expressivité. Il nous semble primordial de diviser les emprunts en fonction du critère de leur stabilité (comme nous le verrons plus loin dans ce paragraphe sur l'exemple de « *family* »). À côté des *emprunts lexicalisés, récurrents*, ou des *emprunts en voie de lexicalisation*, il y a une partie plus variable des unités de discours que nous pouvons qualifier d'« *emprunts momentanés* », et qui sont utilisés à des fins stylistiques purement contextuelles. Ce type d'emprunts forme néanmoins une partie importante de la production néologique des jeunes. Les jeunes opèrent aussi bien avec les anglicismes qu'avec des emprunts aux langues d'immigration en vue d'obtenir un effet expressif. Cependant, ce type d'emprunt devrait être classé avec l'expressivité contextuelle, car il ne s'agit que de l'actualisation du discours.

44 Cf. Henriette WALTER, *L'aventure...*, *op. cit.*

45 P. GUIRAUD, *L'argot*, *op. cit.*, p. 88.

46 *Ibid.*



## Expressivité causée par la déformation du signifiant

L'analyse détaillée de cette catégorie, qui correspond au classement des procédés formels en argotologie française, fait l'objet de la plupart des travaux de ce type. C'est pourquoi nous nous contenterons de constater ici que ce type de procédés – à savoir la dérivation, la composition, la troncation et la reduplication du parasystème argotique des jeunes – est productif et riche en néologie dans les deux langues observées, mais certains écarts sont à relever.

Concernant la *suffixation*, elle a perdu sa dynamique dans l'argot des jeunes Français. La dernière vague de resuffixation (en *-os*) s'est terminée avec la génération des jeunes qui ont trente-cinq ans aujourd'hui et seuls quelques lexèmes resuffixés, comme le suffixe anglais *-man* (p.ex. *richeman* [ʁi|man]), apparaissent (d'ailleurs, le même suffixe, prononcé [men] est productif en tchèque également – p.ex. *buzmen*, resuffixation de *buzerant* = « pédé »).

En tchèque, en revanche, la suffixation reste le procédé le plus dynamique de la néologie argotique, étant donné que les autres procédés formels ne conviennent pas autant à la structure flexionnelle (apocopes, verlanisations, etc.).

La *composition* s'avère être un procédé au grand potentiel argotique qui n'est pourtant mentionné que très brièvement dans quasiment tous les travaux sur l'argot que nous avons consultés mais qui apparaît fréquemment dans nos corpus de l'argot des jeunes Tchèques et Français, notamment dans les thématiques tabouisées, telles que la (homo)sexualité (p.ex. *teplokláda*, lit. « un tronc (= tronc coupé) chaud », *garage à bite*, etc). Son analyse détaillée<sup>47</sup> a pu démontrer que la soudure de plusieurs bases permet de dissimuler la vulgarité directe soit en la cryptant formellement (le deuxième constituant – vulgaire – est « caché » derrière le premier), soit en la transposant sémantiquement (métaphoricité des composés synaptiques), et ceci avec des buts ludiques et conniventiels. La concaténation inattendue augmente l'expressivité du néologisme et assure un effet impressif sur l'interlocuteur.

Nous voudrions souligner également l'importance de la *siglaison* néologique (*JR* = *Jean Raconte* [j'en raconte] = « mentir »), *resémantisation des sigles* (une sorte de « recyclage » des sigles bien connus – du type : *BCBG* = *bon cul belle gueule* au lieu de « bon chic bon genre », *OM* = *ordures ménagères* au lieu de « Olympique Marseille », etc.) et des *jeux d'orthographe* (*x* au lieu de *ks*, *q* au lieu de *kv* en tchèque, 2 remplace *deux*, *dé-*, etc. en français, ce sont des traits typiques pour langage sms) qui constituent, à notre avis, des universaux de l'argot des jeunes dans les deux pays.

47 Alena PODHORNÁ-POLICKÁ, « La composition en argot : une vulgarité composée ? », *Études romanes de Brno*, L 27, Brno, 2006, pp. 19-27.

### Typologie de l'expressivité adhérente

En ce qui concerne l'expressivité adhérente, elle résulte d'une polysémisation : le mot est neutre dans un contexte de base (prenons l'exemple d'*une planche à pain*) et devient fortement expressif dans un autre contexte (*une planche à pain* pour dire « une fille sans poitrine »). Par la haute fréquence d'emploi de certains syntagmes, ceux-ci deviennent lexicalisés (dans le cas du haut degré de figement) et peuvent entrer dans les dictionnaires d'argot commun (ainsi que dans d'autres dictionnaires). Surnommer les policiers *bleus*, *poulets*, *schtroumpfs*, parmi des milliers d'autres termes, sont des métonymies et métaphores lexicalisées réussies car leurs motivations sont évidentes et elles cachent le sujet tout en faisant rire.

Comme nous l'avons défini *supra* à l'instar de la catégorisation tripartite de l'expressivité selon J. Zima (cf. § 5.3), l'expressivité adhérente consiste en un glissement sémantique lexicalisé qui apporte au mot sinon neutre une forte valeur expressive. Cette tendance de l'argot des jeunes (et de l'argot en général), à créer les lexèmes polysémiques, a été observée par de nombreux chercheurs dans ce domaine. Le taux remarquable de métaphores et de métonymies dans un argot quelconque ne surprend pas trop, mais dans l'argot des jeunes, cette constatation peut avoir des raisons psychologiques qu'il peut être intéressant de mentionner.

Alena Jaklová estime que ce fait est provoqué par un besoin insurmontable, par une impulsion des jeunes à exagérer, à renchérir la réalité décrite dans leur discours. Elle parle de l'« *hyperbolicité* » de l'argot des jeunes<sup>48</sup>. Les hyperboles sont créées abondamment dans les deux sens – vers le positivisme aussi bien que vers le négativisme. Toujours dans l'optique axiologique, J. Zima, quant à lui, considère que l'expressivité adhérente consiste dans le fait de nommer une réalité plus ou moins neutre par un terme qui porte le sens avec des traits démesurés, excessifs, surabondants, ce qui rend le nouveau sens figé expressif dans ce contexte<sup>49</sup>.

Passons donc en revue les aspects qui touchent les glissements de sens, observés dans nos questionnaires, communément dans les trois corpus. En ciblant la typologie de l'expressivité adhérente, le procédé sémantique le plus fréquent est bien évidemment la *métaphore* et un peu moins la *métonymie* (à l'intérieur de laquelle on remarque la *synecdoque* et l'*antonomase*), mais nous observons également les cas de l'*attraction paronymique* (sous laquelle un certain type d'antonomase peut également être rangé). Le classement des procédés sémantiques est souvent divergent<sup>50</sup> et c'est pourquoi nous nous limiterons à commenter uniquement les aspects les plus saillants pour l'argot des jeunes dans ses universaux. Parmi toutes les catégories prises en compte, c'est la lexicalisation d'un nouveau sens glissé dans la pratique du groupe cohérent qui s'avère être le signe le plus révélateur de la connivence. Comme le dit Denise François-Geiger, « elle apparaît dans toute communauté linguistique dans laquelle une certaine connaissance partagée de l'expérience

48 Alena JAKLOVÁ, *Mluva mládeže...*, op. cit., p. 64.

49 J. ZIMA, *Expresivita...*, op. cit., p. 43.

50 Cf. D. SZABÓ, *L'argot commun...*, op. cit., pp. 203–206.



crée une complicité qui permet l'implicite »<sup>51</sup>. Sans complicité grégaire, l'expressivité adhérente aurait pu difficilement trouver sa raison d'être.

L'imaginaire linguistique des jeunes Tchèques et celui des jeunes Français sont très productifs et se ressemblent considérablement, ce qui facilite relativement la traduction (à la différence d'une quête assez problématique des équivalents p.ex. des termes verlanisés, etc.).

En analysant les dénominations de la fille dans les trois corpus, nous observons la prédominance intéressante des procédés sémantiques pour les questions liées à l'évaluation<sup>52</sup> positive (*très belle fille, fille avec une grosse poitrine*) et surtout négative (*fille moche, fille qui n'a pas de poitrine*). Prenons quelques exemples d'équivalence métaphorique en français et en tchèque : si une fille a une grosse poitrine, elle a *des melons* en français et *melouny* = « des pastèques » en tchèque (puisque on ne mange pas beaucoup de melons jaunes en République tchèque). Si une fille est plate en France, la comparaison *plate comme une planche à pain* se nominalise en *une plate*, puis entraîne des comparaisons basées sur une contiguïté – par exemple *une planche à repasser, une planche de surf* – qui se nominalisent, par la suite, en *une planche*.

Si elle est plate en République tchèque, la comparaison est issue également d'une planche = *prkno*, qui génère une épithète *žehlicí prkno* = « une planche à repasser » et peut aller jusqu'à la nominalisation de l'épithète : *žehlička* = « un fer à repasser ». Cette nominalisation s'opère par le biais d'un procédé typique en tchèque, appelé l'univerbisation qui consiste en la troncation et la resuffixation d'un syntagme figé à deux ou plusieurs éléments en un seul lexème, ceci pour des raisons économiques<sup>53</sup>.

Or, ce qui est frappant sur cet exemple, c'est la transposition de la métaphore d'une *planche* à repasser au *fer* à repasser, par sa proximité surtout formelle (premier élément étant commun, racine du verbe *žehlit* = « repasser ») et on peut douter qu'elle soit aussi sémantique (la surface du fer à repasser est plate aussi, mais cette logique n'est que secondaire, d'après notre observation des attractions paronymiques). Cet exemple de l'univerbisation, qui permet un *saut métaphorique* de l'objet à l'outil à cause de la proximité de la forme, est tout à fait symptomatique de la façon de créer les néologismes dans l'argot des jeunes.

Conformément aux résultats obtenus sur l'échantillon de l'argot étudiantin des jeunes Budapestois par D. Szabó<sup>54</sup>, nous observons que les thématiques traditionnellement argotiques (cf. *infra* § 10.1), ici une femme/fille, sont productives en séries et par attractions.

Grâce à une haute fréquence d'emploi d'une métaphore qui se banalise en se lexicalisant (par exemple : *un thon* pour « une fille moche » ou *une baleine* pour

51 Denise FRANÇOIS-GEIGER, *L'Argoterie*, op. cit., p. 113.

52 Nous regrettons un peu de ne pas avoir nuancé les thématiques en plusieurs sous-questions qualitatives, comme nous l'avons fait uniquement pour la thématique d'une fille, puisque ces quatre sous-questions se sont avérées les plus riches en néologie argotique.

53 Cf. Zdeňka HLADKÁ, « Univerbizace », p. 504-505, in : P. KARLÍK et al., *Encyklopedický...*, op. cit.

54 Cf. D. SZABÓ, *L'argot commun...*, op. cit.

« une fille moche et un peu grosse »), de nouvelles métaphores sont créées pour augmenter l'expressivité : on parle dans ces cas des *séries des métaphores filées*<sup>55</sup>.

Les thématiques les plus récurrentes dans les discussions des jeunes peuvent donc connaître de longues séries synonymiques ; et nous sommes d'avis que l'*attraction synonymique* est un des universaux de « l'argot des jeunes » dans son sens psycho-sociologique.

### Attraction synonymique

Dans notre corpus français, et plus particulièrement dans notre exemple du « thon » et de la « baleine », mentionné *supra*, nous voyons apparaître, une profusion de métaphores cohérentes, ayant toutes l'hyperonyme « les animaux d'eau ». Il est à remarquer que la valeur expressive augmente dans les cas où le genre est masculin – un sème ajouté d'une /laideur peu féminine/ :

**Tableau n° 25 : Séries de métaphores filées pour dire « une fille moche »**

<i>un thon</i>	<i>une baleine</i>
<i>une tanche</i>	<i>un cachalot</i>
<i>une morue</i>	<i>un phoque</i>
<i>une truite</i>	
<i>une crevette</i>	
<i>un poisson-chat</i>	

L'effacement de l'expressivité provoque la quête de nouveaux mots qui seraient substituables à la place de celui qui est « usé ». Pour assurer la compréhensibilité de l'innovation, il faut que ce nouveau candidat soit proche – formellement ou sémantiquement (néanmoins, on observe souvent la combinaison de ces deux types). S'il s'agit d'une proximité purement formelle, on a affaire à l'attraction paronymique qui sera traitée par la suite. Dans le cas de proximité sémantique, il s'agit de l'attraction synonymique.

En effet, un lexème réussi dans le groupe connaît souvent toutes ses variantes synonymiques possibles qui servent, avec plus ou moins de succès, comme candidats alternatifs à la substitution après l'effacement de l'expressivité du lexème initial.

Dans notre questionnaire, nous rencontrons beaucoup de séries synonymiques dans les deux langues : par exemple la série autour de la dénomination d'une fille sans poitrine, évoquée *supra*, a un terme de base *prkno* (= « une planche »). Ce terme s'est lexicalisé et a perdu donc son intensité expressive, ce qui a provoqué les attractions quasi-synonymiques de *deska* (= « une planche, un panneau »), *lat* (= « une planche, une latte ») et *fošna* (= « une planche, un madrier »).

55 Cf. Marie-Françoise MORTUREUX, *La lexicologie...*, *op. cit.*, p. 104.

En français, une fille qui a une grosse poitrine n'a pas seulement des *melons*, mais aussi des *pastèques* ; si l'on vomit, on *pose une gallette*, mais également une *pizza* ou un *millas*.

En résumé, la synonymie et ses séries de métaphores filées sont le produit d'une innovation incessante de l'argot des jeunes, dont les raisons psycho-sociales ont été ébauchées *supra* (cf. § 8.2 et § 8.5).

### Attraction paronymique

En ce qui concerne le deuxième type d'attractions, l'attraction paronymique, elle peut être aussi bien sémantique que formelle. Rappelons un cas fréquent d'*antonomase* dans une classe observée à Yzeure où le patronyme d'un élève – *Delaplanche* – servait aux autres en tant que jeu de mots amusant pour nommer « une fille sans poitrine »).

L'attraction paronymique sémantique joue surtout sur la relation de contiguïté. Pour montrer un exemple de *métonymie* de ce type, prenons une dénomination pour une fille plate dans notre corpus de Brno. Cette fille peut être surnommée *piste d'atterrissage*, puis, par attraction, *aéroport*, voire même un aéroport spécifique en proximité du lycée – le *Slatina*, ce qui est un cas fréquent d'*argotoponymie* (quoiqu'en réalité, l'aéroport se trouve dans le quartier voisin – Tuřany).

Tous ces procédés décrits *supra* ont pour but de rendre le discours plus expressif – bref, d'instaurer la connivence et la complicité entre les locuteurs du résoclecte.

Il apparaît que le parasystème argotique des jeunes ne doit pas se limiter, dans les descriptions des procédés, uniquement aux procédés formels. C'est surtout dans l'univers des métaphores filées ou bien des procédés d'attractions synonymiques et paronymiques que se cache le fond argotique commun à tous les milieux observés.

### Typologie de l'expressivité contextuelle

L'expressivité contextuelle est l'objet de la stylistique, à la différence des deux derniers types exposés (expressivités inhérente et adhérente) qui sont l'objet de la recherche lexicologique et lexicographique. Or, pour un argotologue, les mots qui ne sont pas encore devenus lexicalisés et qui ont, statistiquement, un taux d'occurrence très bas, sont pourtant très intéressants. Ils témoignent bien des facteurs psycho-sociaux qui engendrent la créativité néologique et des tendances évolutives du langage non-standard (préférence de certains procédés, de certains suffixes au détriment des autres, démodés, etc.).

Par ailleurs, le trait principal de l'expressivité est sa *dynamique* qui implique la neutralisation stylistique des termes usés, banalisés par l'usage fréquent et son remplacement par des néologismes où l'expressivité ne s'est pas encore effacée, comme nous l'avons vu auprès des séries synonymiques, par exemple.

Les jeunes jouent non seulement avec le signifié et le signifiant d'un lexème, mais également avec l'interférence de niveaux stylistiques divergents, où ils « actualisent » leur discours en insérant un mot, un propos scientifique ou hyper-soutenu en parlant de sujets triviaux, ce qui apporte également l'expressivité désirée. Au niveau des lexèmes isolés, les exemples peuvent être trouvés parmi de nombreux hapax qui apparaissent dans nos questionnaires (cf. *Annexe 2*).

L'expressivité contextuelle se sert des actualisations aussi bien formelles que sémantiques et également des emprunts. Leur enregistrement ou notation est purement accidentelle, mais les exemples qui vont être présentés *infra* sont comparables aux conclusions de Zima ou de Jaklová sur ce sujet.

### Effet stylistique identitaire par le biais des emprunts

Quant aux emprunts, n'importe quelle langue se prête à l'actualisation expressive. Prenons pour exemple un questionnaire d'une classe 1RSM dans le lycée parisien où un élève (d'origine berbère) a traduit une bonne partie des questions en espagnol (cf. *Annexe 1*). Pour lui, l'espagnol était, au moment donné, beaucoup plus expressif que le français, notamment pour exprimer son originalité et un certain dédain envers le collectif qui l'avait exclu.

Or, c'est surtout la connaissance de l'anglais – plus ou moins active par tous les jeunes – qui fait que n'importe quel mot anglais peut occasionnellement être emprunté en tant que synonyme pour un terme peu expressif en français ou en tchèque, sans nécessairement devenir figé et lexicalisé en tant qu'argotisme.

Le degré de lexicalisation est un problème bien difficile à résoudre, notamment si la présence de l'observateur dans la classe n'est pas permanente. Prenons l'exemple des réponses pour notre toute première question dans le questionnaire : « la famille ». On constate que trois élèves d'Yzeure et deux élèves de Brno ont répondu *family* et on se demande s'il s'agit d'une expressivité inhérente lexicalisée ou bien d'une expressivité stylistique contextuelle. La réponse diverge dans les deux langues : en français, nous retrouvons l'emprunt *family* dans les paroles de chansons rap, dans les romans destinés aux jeunes et, quoiqu'il s'agisse au départ d'une actualisation, ce mot peut être rangé pour sa fréquence d'emploi sous l'argot commun des jeunes. En tchèque, par contre, ce mot n'est utilisé, à notre connaissance, qu'occasionnellement et son classement est plus ambigu, il peut être qualifié comme semi-lexicalisé.

Cependant, tout au moins pour le côté tchèque, la connaissance commune de l'anglais est un phénomène relativement récent, limité à la génération post-communiste, ce qui a pour résultat que la plupart des calques de l'anglais renvoient automatiquement à une connivence générationnelle.

## Effet comique des expressions créées *ad hoc* : candidats à la lexicalisation

Les actualisations métaphoriques *ad hoc* sont susceptibles de se lexicaliser de la même manière que les emprunts, à la condition du passage d'un hapax stylistique à l'usage du groupe. Zima considère qu'il existe une zone de passage bien large entre les actualisations *ad hoc* stylistiques et les unités expressives lexicalisées dans les dictionnaires<sup>56</sup>. Pour nous, cette zone forme l'ensemble des réponses à nos questionnaires qui ne sont pas des hapax statistiques.

Zima distingue deux catégories principales de l'expressivité contextuelle<sup>57</sup> : la première est opérée par un *glissement de dénomination d'une discipline à une autre* (par exemple terme utilisé dans le contexte militaire appliqué au discours à propos d'une vie de famille, etc.) ce qui mène souvent à l'expressivité adhérente, après la lexicalisation éventuelle. Ceci est souvent le cas des actualisations dans les romans ou dans le jargon des journalistes sportifs dans l'intention d'éviter les répétitions et de créer son style d'auteur particulier.

La deuxième catégorie, par contre, vise surtout *l'effet esthétique et/ou humoristique*. Dans cette optique, il n'est pas choquant que beaucoup de travaux sur la classification des argotismes énumèrent une par une les figures de style de la rhétorique classique ou de la poétique : les gens (et surtout les jeunes) s'amusent à inventer des métaphores, des oxymorons, des litotes, des personnifications par synecdoque, etc. Or, le critère de la fréquence d'usage dans le résoclecte doit être pris en compte afin d'éviter une spectacularisation des créations *ad hoc* que les « tchatteurs » s'inventent pour frimer devant l'observateur, une fois le but de la recherche dévoilé.

Le chapitre sur les métaphores filées, présenté *supra*, a montré la capacité des jeunes à faire des associations inattendues et donc expressives. En ce qui concerne tout cet « art ludique » d'innovation, certains néologismes ne subsistent pas après le seul « délire » qui les a fait émerger et sont vite oubliés. Il reste seulement une petite partie des innovations les plus réussies qui peuvent se figer.

Par exemple, une locution figée pour désigner « les seins très petits ou les seins d'une fille », assez fréquente en tchèque, à savoir *lentilky pod kobercem* (lit. « *smarties* sous le tapis ») témoigne bien du caractère arbitraire du figement. Associer le tee-shirt d'une fille à un tapis qui cache toutes les inégalités (insignifiantes) de surface, était, à l'époque de sa création, sûrement une métaphore *ad hoc* qui s'est répandue à l'usage commun pour son humour inattendu.

Ce type de locutions figées est basé sur des métaphores qui ont une motivation peu transparente. Les créateurs-tchatteurs jouent sur une connivence – qui s'établit automatiquement entre locuteurs francophones de naissance qui maîtrisent l'argot commun – et leurs créations, après figement (ce qui arrive d'ailleurs rarement) comportent un facteur socioculturel particulièrement conniventiel que les non-natifs considèrent comme des disparités interculturelles les plus difficiles

56 J. ZIMA, *Expresivita...*, op. cit., p. 86.

57 *Ibid*, pp. 86-93 .

à maîtriser. Nous pensons surtout à l'expression *famille tuyau de poêle* en français, rencontrée dans nos questionnaires, qui n'est traduisible que par une paraphrase longue en tchèque, et qui nous a posé un problème particulier de compréhension.

Nous concluons cette catégorisation par le constat que les jeunes savent profiter de toutes les possibilités créatives qu'une langue donnée propose. Nous sommes entièrement en accord avec Alena Jaklová<sup>58</sup> qui estime qu'un des traits les plus prononcés dans l'argot des jeunes est le *persiflage*. Il s'agit de la forme d'ironie légère qui accompagne un déplacement d'un mot de son contexte traditionnel et/ou de la moquerie ridiculisant un style trop soutenu qui permet aux jeunes de créer un jeu de mots comique et de se révolter générationnellement contre la terminologie officielle ou contre la phraséologie euphémique du standard.

Si un jeune à Yzeure répond *chômage technique* à notre question n° 7 (contextualisée comme « ne pas (vouloir) travailler »), il fait un effet comique par un glissement d'une terminologie administrative à une répugnance personnelle au travail. Les jeunes Tchèques paraphrasent souvent « la bagarre » en « échange de points de vue » (*výměna názorů*). Le persiflage concernant la question n° 21 (*mentir*) procure les réponses : « donner de faux renseignements » (*podávávat špatné informace*) dans le registre administratif ou bien « raconter des contes de fées » (*vykládat pohádky*) dans le registre plutôt enfantin, etc.

Bref, les figements des lexèmes de divers registres, et notamment ceux qui comportent un glissement terminologique sur des sujets triviaux, représentent une méthode classique de l'actualisation stylistique qui apporte un aspect innovateur et expressif dans le discours des jeunes.



En conclusion, nous voudrions souligner que la richesse du lexique expressif créé par les jeunes et la diversité de ses procédés est un sujet qui mérite une attention beaucoup plus approfondie, mais nous avons plutôt opté pour une approche ciblant les universaux par rapport aux différents types d'expressivité plutôt que par rapport à la catégorisation classique des procédés néologiques.

Les jeunes auront toujours besoin de s'exprimer intensément et de « rafraîchir » l'expressivité en inventant des synonymes pour les termes où l'expressivité s'est effacée suite à une fréquence d'emploi considérable. Et cette dynamique évolutive sera sans doute intéressante à étudier du point de vue diachronique, dans le cadre de nos recherches ultérieures.

58 Alena JAKLOVÁ, *Mluva mládeže...*, op. cit., p. 63